

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /

Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit: p. [387]-432, 443-490.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

---

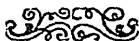
NOUVELLE SERIE

---

CINQUANTE-NEUVIÈME NUMÉRO

---

JUIN 1896



MONTREAL

ARBOUR & LAPERLE, imprimeurs-relieurs, 421 rue Saint-Paul

---

1896

---

*Permis d'imprimer :*

EDOUARD-CHS, Archevêque de Montréal.

---

# L'ÂME D'UN MISSIONNAIRE <sup>(1)</sup>

---

## VIE DU P. NEMPON

(Suite)

---

### CHAPITRE XVI

ORGANISATION DE L'ÉGLISE DU TONKIN. LA MAISON DE DIEU.  
MGR PUGINIER.

Le vicariat du Tonkin occidental. Ses divisions. — La maison de Dieu. Formation du clergé annamite. — La cure ou le séminaire presbytéral. — Le petit séminaire. Examens d'admission et de fin d'études. — Les catéchistes, leur rôle, leur ministère et leur histoire. — Les prêtres indigènes. — Les Amantes de la croix : fondation, règle et mission. — Mgr Puginier : sa vie, son caractère. — *Le grand apôtre*. Les résultats de son apostolat. Sa popularité chez les Annamites. — *Le grand français*. Son rôle aux deux phases de l'expédition du Tonkin. Son autorité. Un mot de Mgr Freppel.

La constitution apostolique de l'Eglise du Tonkin lui avait permis de résister à ces attaques perfides ou sanguinaires, de survivre aux édits de proscription et de se développer, même au sein des persécutions les plus violentes. L'épreuve ne pouvait qu'ajouter à sa gloire, en faisant plus manifestement ressortir la vie puissante et féconde dont elle est animée.

L'organisation religieuse du Tonkin occidental ne ressem-

---

(1) Voir *Annales de la Propagation de la Foi*, No 51, p. 550, octobre 1893 ; No 52, p. 587, février 1894 ; No 53, p. 707, juin 1894 ; No 54, p. 799, octobre 1894 ; No 55, p. 13, février 1895 ; No 56, p. 99, juin 1895 ; No 57, p. 195, octobre 1895 ; No 58, p. 301, février 1896.

ble en aucune façon à l'administration si régulière de nos diocèses de France ; la hiérarchie des vicaires généraux, chanoines, archiprêtres, doyens, curés, vicaires, y est chose absolument inconnue. Le clergé indigène n'est pas assez nombreux pour remplir tous ces cadres ; et, le fût-il, son caractère réclamerait encore la direction particulière qui fait mieux valoir et ses ressources et son dévouement.

En 1885, le vicariat comptait 13 districts, divisés eux-mêmes en 51 paroisses comprenant chacune un chiffre qui varie entre 20 et 30 chrétientés. Les missionnaires, placés à la tête des districts, les administrent au nom du vicaire apostolique, avec pleine autorité sur les prêtres indigènes chargés des paroisses et des chrétientés (1).

Les premiers vicaires apostoliques du Tonkin, comprenant qu'il fallait entre les prêtres français et le peuple annamite, des intermédiaires capables de répandre chez leurs compatriotes la foi prêchée par les missionnaires, avaient immédiatement constitué un corps de catéchistes. A cet effet, ils avaient fait choix d'hommes d'un certain âge, assez intelligents, pleins de zèle et de foi, et déjà mariés. Cette première organisation ne donna pas les résultats qu'on en attendait : les dépenses occasionnées à la mission étaient excessives et les catéchistes étaient distraits de leur but, ralentis dans leur zèle ou entravés dans leur action, par les mille préoccupations de la famille dont ils conservaient la charge.

Il fallu songer à former de jeunes catéchistes, spécialement consacrés à l'évangélisation de leurs frères. Ce fut l'origine des œuvres apostoliques, dont l'ensemble constitue ce qu'on appelle au Tonkin : « *La Maison de Dieu.* »

Lorsque les missionnaires ou les prêtres indigènes remarquent dans une famille chrétienne, à la foi éprouvée et aux mœurs pures, quelque enfant qui se distingue par son intelligence et sa piété, ils proposent aux parents de le placer dans la « *Maison de Dieu* », proposition que ceux-ci acceptent

---

(1) Sur la division en chrétientés, paroisses, districts, et la situation de l'Eglise du Tonkin en général, voir le DR HOCQUARD. — *Trente mois au Tonkin* dans le *Tour du monde*. Année 1890. 1er semestre, p. 97 à 101.

avec une sincère reconnaissance et une légitime fierté. L'enfant est dès lors à la charge de la mission ; tout au plus sa mère, comme autrefois le père de Samuel, apporte-t-elle à ce nouveau lévite quelques habits qu'elle a confectionnés pour lui.

Chaque curé reçoit jusqu'à 10, 20, 30 et même 40 élèves, dont l'âge varie entre dix et dix-huit ans. Sous sa direction, celle d'un ancien catéchiste et de maîtres étrangers, ils s'appliquent spécialement à l'étude du chinois et à celle du latin dont ils doivent connaître les premiers éléments pour être admis au petit séminaire.

Le recrutement du petit séminaire est ainsi assuré, car chaque curé est tenu d'y préparer au moins un élève par an. Parmi les candidats, dont le chiffre s'élève ordinairement à quatre-vingts, on admet en « sixième » les sujets qui présentent le plus de garanties. Ils ont généralement seize ans. « Leur joie n'en est pas moindre, remarque le P. Nempon. « On croirait qu'ils ont conquis tous les diplômes et atteint le but suprême de la vie. Jamais gamin de dix ans, franchissant la grand'porte du petit séminaire d'Hazebrouck, n'a éprouvé une joie aussi naïve, aussi pure, aussi vraie, que celle de ces grands enfants du Tonkin, lorsqu'ils sont admis au petit séminaire de la Source Jaune (Hoang-nguyen). Et après tout, n'ont-ils pas raison d'être fiers d'être les élus de Dieu ? »

Les jeunes séminaristes se forment, six années durant, à tous les exercices de la vie chrétienne, s'appliquent à l'étude du latin, du chinois, de l'arithmétique, de l'histoire, de la géographie et couronnent leurs humanités par la classe de rhétorique, tout comme les élèves de l'Université de France.

Ces études terminées, nos futurs catéchistes se préparent à l'examen qui doit leur valoir ce titre. Cet examen porte sur deux traités. Le premier « *de la vraie religion* », réfute toutes les superstitions des païens, expose les mystères du christianisme et les devoirs du chrétien ; le second « *des sept sacrements* », contient les enseignements et la pratique de l'Eglise sur le Baptême, la Pénitence, etc... Les deux volumes forment une sorte de théologie pastorale que les

catéchistes doivent savoir réciter par cœur. L'épreuve pratique achève l'examen : les candidats instruisent dix nouveaux chrétiens et les disposent au baptême. Alors seulement ils obtiennent leur diplôme, et sont admis à la profession de foi exigée par le Pape Pie IV de tous ceux qui exercent un ministère quelconque dans les missions de la Chine et de l'Annam.

Les nouveaux catéchistes sont attachés aux prêtres indigènes et aux missionnaires dont ils partagent la vie et les travaux. Ceux qui semblent donner plus de garanties sont de préférence confiés aux missionnaires, afin de se former sur leurs exemples, à la foi, à la vertu et au zèle vraiment apostolique.

Les Tonkinois sont très fiers de leurs catéchistes comme de tout le personnel de la « *Maison de Dieu* », leur séminaire indigène. Il leur donne le nom de « *Maitres de la religion* ». Ces catéchistes rendent d'ailleurs à la Mission de très grands services : ce sont eux qui préparent les voies aux missionnaires, en pénétrant dans les familles où leur titre de compatriotes leur donne un plus facile accès, pour exhorter les païens, enseigner les catéchumènes, instruire les fidèles, visiter les malades. Le P. Nempon eut souvent à se féliciter de ce précieux concours, et nous verrons quelle tendre sollicitude et quel zèle empressé il mettra à conserver à la Mission ces dévoués auxiliaires. Les catéchistes, en effet, avaient droit à son estime et à son admiration : parmi eux l'on comptait des confesseurs de la foi, et nombreux étaient ceux qui avaient scellé de leur sang la doctrine qu'ils avaient prêchée à leurs frères du Tonkin. On a écrit des pages émouvantes sur ces jeunes martyrs qui sont comme les fleurs de l'Eglise annamite ; « *Flores martyrum* ».

A cette gloire du passé, à ces services de l'heure présente, les catéchistes ajoutent les charmes de l'espérance : ils sont l'avenir du Tonkin catholique. Tous, sans doute, ne persévèrent pas, ou plutôt, il s'en trouve qui, ne se reconnaissant pas la vocation du sacerdoce, rentrent dans le monde ; mais ceux-là même continuent à travailler pour Dieu et pour les âmes. L'instruction qu'ils ont reçue leur permet

de s'adonner à la médecine, et ils deviennent tout au moins de fervents baptiseurs qui ouvrent le ciel à des milliers de petits païens. Quant aux autres, après avoir exercé cinq ou même dix ans leur humble ministère, dans la soumission aux missionnaires et au vicaire apostolique, auxquels ils prêtent un concours absolument désintéressé, vers l'âge de vingt-cinq ou trente ans, ils peuvent songer à devenir prêtres.

L'évêque fait parmi eux un choix définitif et appelle les plus instruits et les plus méritants au grand séminaire, où ils suivent pendant cinq dernières années le cours de théologie et se disposent à recevoir les ordres sacrés par la formation ecclésiastique en vigueur dans tous les séminaires. Ils sont rarement ordonnés prêtres avant l'âge de 32 ans. « N'est pas catéchiste qui veut, remarque le P. Nempon à propos de ce long stage fourni par les séminaristes du Tonkin ; mais être prêtre est chose plus extraordinaire encore, et il leur est difficile d'être ordonné à 22 ans, comme certain missionnaire plus fortuné que vous connaissez bien ! »

Cette organisation de la « *Maison de Dieu* » réclame de la part de la Mission des soins assidus et de grands sacrifices. Que d'enfants à élever, à entretenir, à nourrir, à former, pour recruter chaque année cinq ou six prêtres indigènes ! On oublie, il est vrai, ces peines et ces travaux, quand on songe aux précieux résultats de cette institution, inspirée par la sagesse du souverain Pontife et organisée par les vicaires apostoliques du Tonkin. « Tous ont compris, écrit Mgr Puginier, que l'œuvre de séminaire était l'œuvre fondamentale, et ils n'ont cessé de lui donner leurs plus vives sollicitudes. Si Mgr Retord, d'illustre mémoire, a pu opérer de si grandes choses ; s'il a pu braver, pour ainsi dire, la fureur des persécuteurs, en leur fournissant tant de têtes à trancher, c'est grâce aux séminaires qu'il avait trouvés établis, et qu'il avait perfectionnés. Si, après la tempête où tant de prêtres avaient glorieusement péri, il en resta cependant assez pour rallier les phalanges des chrétiens dispersés, c'est que Mgr Jeantet et Mgr Theurel



« purent se procurer des sujets, formés autrefois dans les « séminaires. Ces sujets avaient été assez nombreux pour « remplir les prisons. La persécution une fois calmée, les « confesseurs de la foi se trouvèrent préparés à recevoir le « caractère sacerdotal (1). » Le Pape Innocent XI avait donc été vraiment inspiré de Dieu, lorsqu'il avait dit au premier vicaire apostolique du Tonkin, Mgr Pallu : « Nous aimerons « mieux vous voir faire un bon prêtre en ces contrées que « convertir cinquante mille idolâtres (2). » Le vicariat du Tonkin occidental, ne cessera de grandir, parce que ses prêtres indigènes seront toujours plus capables que d'autres de prêcher la foi à leurs compatriotes et à leurs frères (3).

Lorsque Mgr Lamothe-Lambert, évêque de Bérythe et vicaire apostolique de la Cochinchine, vint pour la première fois en Annam, il rencontra à Baï-vang trois personnes établies en communauté, qui se dévouaient à diverses pratiques de pénitence, de zèle et de piété. L'évêque régularisa leur situation et leur donna le nom d' « *Amantes de la Croix* », qu'elles portent encore aujourd'hui. Cette œuvre s'est soutenue à toutes les époques. Elle compte aujourd'hui 40 couvents et 500 religieuses indigènes.

Les *Amantes de la Croix* ont rendu à la Mission les plus grands services, surtout au temps de persécution, portant les courriers des missionnaires, ou même communiquant avec les confesseurs de la foi : fonctions qui leur étaient rendues assez faciles par le respect que les Tonkinois témoignent à la femme. En toute circonstance, elles sont pour les Missions une précieuse ressource ; leur titre d'indigènes leur ménage un accès facile auprès des païens, et leur charité achève l'œuvre de leur modeste enseignement. « Au « Tonkin, comme en Chine, l'éducation de la femme, telle « qu'on l'entend en Europe, n'existe pas, sauf de rares ex-

---

(1) Lettre de Mgr Puginier, 26 août 1874.

(2) *Annales Annamites*.

(3) Sur le recrutement du clergé indigène, des catéchistes et des prêtres, voir le DR HOCQUARD. — *Trente mois au Tonkin dans le Tour du Monde*. Année 1890. 1er semestre, p. 102-103.

« ceptions dans les grandes familles. D'où il suit que les  
« vierges chrétiennes qui joignent à une piété solide un  
« vrai dévouement et une certaine instruction, sont regar-  
« dées comme une espèce de merveille, principalement dans  
« les campagnes où elles exercent une très grande et très  
« salutaire influence (1). »

Sans être tenues à la clôture, ni liées par des vœux, les  
« *Amantes de la Croix* » mènent une vie très austère dont les  
heures sont partagées entre la visite des malades, l'instruc-  
tion des femmes, le baptême des petits enfants, les exercices  
de la piété et les pratiques de la pénitence. Leurs prières,  
comme leurs travaux et leurs vertus, attirent sur la Mission  
des bénédictions abondantes et des faveurs toutes spéciales.

Ces détails sur l'Eglise du Tonkin, sa situation, son his-  
toire et son organisation permettront de suivre notre jeune  
apôtre dans les diverses phases de sa carrière apostolique.  
Nous resterions incomplets pourtant, si, après avoir parlé  
des fidèles qui seront confiés à sa sollicitude et des mission-  
naires qui partageront ses travaux, nous ne faisons connaî-  
tre le chef de cette grande famille de prêtres et de chrétiens,  
le vicaire apostolique, Mgr Puginier, que le P. Nempon  
appelait à si juste titre la « *gloire du Tonkin*. »

Mgr Puginier est en effet l'un des plus grands évêques  
que la Providence ait donné à la mission du Tonkin occi-  
dental, et son nom restera éternellement attaché à la con-  
quête du Tonkin par les Français. Né au village de Saix,  
dans le diocèse d'Albi, le 3 juillet 1835, il était entré au  
séminaire des Missions étrangères à l'âge de 19 ans, le 1er  
juillet 1854. Ordonné prêtre le 29 mai 1858, il partit le 29  
avril suivant, sur le même navire que le P. Chicard, mis-  
sionnaire de Chine (2). A cette époque, la persécution sévis-  
sait violente dans le Tonkin occidental. Mgr Jeantet avait  
défendu de lui envoyer aucun missionnaire. Le P. Puginier  
s'arrêta donc à Saïgon ; mais il n'attendit pas la fin de la

---

(1) Missions de la Chine. *Vierges et catéchistes*, p. 5.

(2) Cet ardent missionnaire est plus connu sous le nom « Chevalier-  
Apôtre » titre donné à sa biographie par le P. Drochon, des Augustins  
de l'Assomption.

persécution pour pénétrer dans sa mission, et, en 1862, il rejoignit son vicaire apostolique, Mgr Theurel, dont il partagea les ardoises et les travaux.

Celui-ci, appréciant les rares mérites du jeune missionnaire, le choisit pour coadjuteur. En février 1868, le P. Puginier était sacré évêque *in partibus* de Mauricastre ; et, cette même année, la mort de Mgr Theurel lui laissait la direction et la charge de toute la Mission.

« Mgr Puginier est de taille moyenne et de belle prestance ; une longue barbe blanche, qui descend jusqu'au milieu de sa poitrine, encadre son visage aux traits distingués et bienveillants tout à la fois ; deux petits yeux gris, toujours en mouvement sous d'épais sourcils en broussaille, donnent à sa figure une singulière expression de finesse (1). » Un écrivain moderne ajoute à ce portrait quelques traits qui achèvent de caractériser le grand évêque du Tonkin occidental : « La Providence l'a doué d'une ardeur que rien n'arrête, d'un courage que rien n'abat, d'une prudence que rien n'a déjouée, et de forces physiques qui lui ont permis de vivre déjà plus de trente ans, dans un pays où la plupart de nos nationaux ne restent pas impunément plus de deux ou trois ans. Fils d'un brave militaire, le vicaire apostolique a, lui aussi, dans ses allures, quelque chose du soldat. Ses forces physiques, mises au service d'une grande intelligence et d'un grand cœur, ont été dépensées pour le bien général et le triomphe de la Croix. Nous saluons en lui un grand apôtre et un Français sans peur (2). »

« Grand apôtre et Français sans peur. » Voilà bien les deux traits caractéristiques de cette belle figure.

En 1873, un païen, (qui se convertit à la suite de cette révélation), avait vu en songe une Dame tout éblouissante de beauté et vêtue de blanc, qui lui avait dit que « sous l'épiscopat de Paul, un grand nombre de païens se convertiraient. »

---

(1) Le DR HOCQUARD. — *Trente mois au Tonkin* dans le *Tour du Monde*. Année 1890. 1er semestre, p. 117.

(2) Paul ANTONINI. — *Au pays d'Annam*.

En effet, pendant les vingt-quatre années d'épiscopat de Mgr Puginier, plus de 60,000 païens ont été baphtisés dans le seul vicariat du Tonkin occidental et le nombre des chrétiens s'est élevé de 140,000 à 200,000. Grâce à son zèle, la Mission compte actuellement un évêque coadjuteur, 48 missionnaires, 98 prêtres indigènes, 395 catéchistes, 3 séminaires donnant l'instruction à 375 élèves, 505 écoles ou orphelinats servant d'asile à 9,007 enfants et enfin 875 églises ou chapelles (1).

« Je sais en qui j'ai mis ma confiance. *Scio cui credidi.* » Une foi invincible, attestée par cette devise, une prudence réfléchie et discrète, un calme imperturbable, une énergie toujours maîtresse d'elle-même, ont permis à Mgr Puginier de travailler efficacement à la gloire de Dieu et au salut des Annamites (2).

Son tact, sa douceur, son aménité n'ont pas moins contribué à lui gagner les populations, toujours dociles à l'appel de la charité. Elles l'ont vu venir à leur secours au moment des affreuses disettes, déployant pour leur salut temporel toutes les ressources d'une intelligence et d'un cœur qui se complaisent dans les œuvres de miséricorde tant recommandées par le divin Maître. Elles l'ont vu user de sa haute influence auprès des pouvoirs publics, et leur parler avec l'émotion et l'énergie d'un père en faveur de ses chers Annamites. Aussi les Tonkinois se regardent comme ses enfants et viennent chaque jour implorer son indulgence ou son dévouement ; les mandarins eux-mêmes ont recours à lui dans leurs difficultés et le conjurent d'intercéder pour eux auprès des autorités françaises. Quelque humble que soit la condition des suppliants, Sa Grandeur les accueille toujours avec bonté : « Ils viennent de si loin, dit le bon évêque, que je ne puis ne pas les recevoir. » Ainsi Mgr Puginier est

---

(1) Tableau général de l'Etat des Missions en 1891.

(2) « Si l'existence extérieure de l'évêque du Tonkin fut mouvementée et tumultueuse, si les événements la ballottèrent et l'agitérent, lui, garda l'immuable tranquillité de la confiance maîtresse d'elle-même, il fut un pilote impassible sur un océan gros d'orages. » (*Univers* du 16 mai 1892.)

tour à tour jurisconsulte, juge, agriculteur, médecin, selon ses visiteurs ; il se fait tout à tous comme saint Paul son glorieux patron, et il gagne ainsi les cœurs à Jésus-Christ dont il veut établir le règne.

« Le grand Fsançais ! » C'est le nom que les Tonkinois donnent à Mgr Puginier, protestant par là contre ceux qui n'ont pas eu honte de dire que l'évêque du Tonkin oubliait la France. Lui-même est fier de sa qualité de Français, et c'est également pour l'honneur de la France et pour le salut des Tonkinois qu'il a usé de cette influence prépondérante que beaucoup lui jalourent, mais que personne ne conteste.

Ses états de service en disent assez sur ce point, et les faits parlent plus haut que les discours. Au mois de décembre 1872, lors de l'incident Dupuis, c'est à Mgr Puginier que le négociant français a recours pour faire entendre raison aux mandarins hostiles. L'année suivante, l'amiral Dupré, gouverneur de la Cochinchine, fait appel à son patriotisme pour le prier de prêter son concours à M. Garnier qu'il envoyait au Tonkin. Dès son arrivée sur la terre tonkinoise, Francis Garnier mande à Mgr Puginier de venir le rejoindre à Hanoï, affirmant « qu'il serait heureux de tenir de lui les renseignements qui l'aideront à mener sa mission à bonne fin. » Et quand le vaillant capitaine eut enlevé la citadelle, ce fut encore le prudent évêque qui pourvut à la conservation et à l'organisation de la conquête (1). Francis Garnier appréciait ces services quand il disait à l'évêque : « Monseigneur, que voulez-vous que j'écrive à votre sujet à l'amiral Dupré ? » Mgr Puginier ne voulut aucune récompense, mais il resta fidèle à Garnier jusqu'au bout. Le 21 décembre, jour de sa mort, le capitaine avait assisté à la messe de l'évêque, et il conférait avec lui des affaires du Tonkin lorsqu'on vint lui annoncer l'approche des Pavillons-Noirs.

---

(1) « Monseigneur, écrivait Garnier, vous connaissez les hommes et les choses du Tonkin, vous aimez la France ; voulez-vous m'aider à gouverner et me désigner les Annamites dévoués à notre pays et capables de me soutenir. » (Lettre inédite.) De même, l'évêque rassurait les chrétiens hésitants : « Vous n'avez rien à craindre, disait-il, en prêtant votre concours au commandant français, car derrière Garnier il y a la France. »

Au lendemain de la défaite, ce fut Mgr Puginier qui releva les courages abattus et conserva à la France son prestige, tandis que les diplomates, pris de terreur, menaçaient de tout perdre, même l'honneur. Il réussit à arracher aux Annamites les restes mutilés du brave Garnier, et, le 15 décembre 1875, il lui fit des obsèques solennelles à Hanoï, sur le lieu même de sa victoire.

En 1882, nous retrouvons l'intervention de ce missionnaire patriote (1). Ses rapports avec le commandant Rivière furent identiques aux relations qu'il avait eues avec Garnier. Son dévouement resta le même, et quand Rivière fut tombé victime de son audace, ce fut lui encore qui découvrit sa tête enterrée sous la route de Son-tay et inhuma solennellement ses dépouilles avec celles des quatre officiers et des vingt-trois soldats tués en cette néfaste journée du 19 mai 1883.

Pendant les campagnes qui vengèrent la mort de Rivière et affermirent notre conquête, les généraux et les administrateurs eurent tous recours à son expérience. « Maintenant « que les hostilités sont sur le point de recommencer, écrit « un officier du corps expéditionnaire, Mgr Puginier va « quitter Késo pour se rapprocher du général en chef afin de « se tenir à sa disposition (2). » Ses conseils et ses renseignements contribuèrent plus particulièrement au succès du grand événement de cette campagne, la prise de Son-tay.

Le gouvernement français, reconnaissant ces services, le nomma chevalier de la Légion d'honneur. Trois ans plus tard, l'évêque était promu au grade d'officier : « Jamais « croix n'a été mieux portée, ni mieux méritée (3). »

Tous ont reconnu ses mérites, tous ont subi l'ascendant de son noble caractère. Les officiers et les gouverneurs, Paul Bert aussi bien que Courbet, l'ont consulté avec une égale déférence ; le plus souvent, ils ont suivi ses conseils, et, quand ils les ont négligés, le Tonkin et la France n'ont pas eu à s'en féliciter. Le résident actuel, M. de Lanessan,

---

(1) Hippolyte GAUTIER. — *Les Français au Tonkin*, p. 402.

(2) DR HOCQUARD, *l. c.*, p. 117.

(3) DR HOCQUARD, *l. c.*, p. 116.

résumait dans un mot très expressif les services de l'évêque patriote, en portant un toast « au plus ancien colon du « Tonkin (1). » Le ministère lui-même est heureux de savoir la vérité sur le Tonkin par les « *Notes de l'évêque* (2). »

L'estime et la confiance qu'il inspire à tous font assez ressortir la haute valeur de Mgr Puginier et montrent l'action prépondérante qu'il exerce dans notre colonie du Tonkin. Cette action n'est pas aussi connue, aussi éclatante peut-être que celle du cardinal Lavigerie, mais elle n'en est ni moins réelle, ni moins puissante. Pour ses compatriotes, comme pour les Annamites, Mgr Puginier restera toujours : « le grand Français. »

« Il a sauvé le Tonkin, » disait Mgr Freppel à un missionnaire qui s'embarquait pour Hanoï, « et, en retour de son « intervention religieuse et patriotique, je lui ai voué toute « mon admiration d'évêque et de Français, car s'il a conquis « les âmes à Dieu, il a gardé (je n'ose pas dire donné) le

---

(1) La Correspondance tonkinoise.

(2) *Ibid.* Ce journal, peu suspect de léréalisme, rend ce même hommage à Mgr Puginier et à ses missionnaires dans un article paru en octobre 1891, sur « *Les Missionnaires de M. de Lanessan* : » « Les missionnaires sont toujours admirablement renseignés, ils ont toujours prévu les mouvements, les incursions des bandes chinoises, les infiltrations de rebelles, les famines, en un mot tous les événements qui ont désolé le Tonkin. On peut s'en convaincre en relisant les rapports qu'ils n'ont jamais cessé d'envoyer, depuis l'occupation française, aux chefs du gouvernement, et qu'on a peut-être tort de ne pas écouter. »

Ces *Notes* ont été rédigées d'une façon régulière depuis 1884. Un exemplaire est envoyé au Général en chef, au Gouverneur, au Résident supérieur, à Mgr Freppel et à différents ministres. Nous avons analysé plus haut les *Notes* du 12 mars 1884 sur la situation du Tonkin. On connaît d'avantage les *Notes* du 15 juin et du 25 octobre 1890, par lesquelles Sa Grandeur signalait l'organisation de nouvelles bandes et l'imminence du danger. — On se souvient également des *Notes* du 25 janvier 1891, rendues publiques par l'indiscrétion du journal « *L'Éclair*. » — On voulut atténuer la portée de ces patriotiques alarmes, dans le « *Siècle*, » par une conversation de M. Bonnal, ancien résident supérieur p. i. au Tonkin, dans le « *Matin*, » par un entretien de M. Etienne, et dans le « *Moniteur des Colonies*, » par un article « sur la situation au Tonkin. » Mgr Puginier lui-même, répondit et au *Siècle*, et au *Moniteur des Colonies*, le 15 mai suivant, par une lettre qui révéla toute la vérité et fit à chacun sa part de responsabilité. Ces deux lettres ont été publiées dans une brochure : « *Vrai patriote français, l'évêque Puginier et notre situation au Tonkin.* »

« Tonkin à la France. L'histoire, au jour de l'apaisement.  
« des partis, lui rendra pleine justice, en révélant combien  
« de fois et en quels périls extrêmes, avec quelle prudence  
« et quel dévouement, il a réalisé cette œuvre à la fois  
« catholique et française (1). »

Le P. Nempon partageait ce sentiment quand il résumait sa première entrevue en ce simple mot : « J'ai vu Mgr Puginier. *Deo gratias !* » — Aussi fut-il heureux de jouir de ses entretiens intimes, d'entendre sa parole ardente et de se former sur ce vivant exemple qui lui rappelait les Retord et les Borie : « Voilà, pouvait-il répéter, oui voilà de vrais pionniers du Christ, et moi aussi je veux en être ! »

(1) Le P. Launay a bien caractérisé "l'évêque français du Tonkin" dans ces dernières lignes de son étude sur Mgr Puginier : " Sur sa tombe, je voudrais qu'on élevât sa statue ; au-dessus de son front, l'ange du Tonkin, l'ange de la France et l'ange de l'Eglise plane- raient, les mains entrelacées et soutenant une couronne ; sur le socle seraient gravées ces paroles de l'évêque : " Nous, missionnaires, nous travaillons pour Dieu, pour notre patrie et pour le pays auquel nous sommes dévoués.



## CHAPITRE XVII

### LE NOVICIAT AU TONKIN

“ Je suis à jamais Tonkinois. ” — Second noviciat. — La chambre d'un novice. — Dépouillement du vieil homme. Costume annamite. — Le jeune Annamite. — Les bâtonnets et le riz. — La température au Tonkin : l'été et l'hiver. — La confraternité à Késo. — Aumônier militaire : Le souvenir d'une mère. — La langue annamite. — Son génie ; ses difficultés. — Persévérance du P. Nempon. — Le premier sermon. — Le père Ko-Si. — Vœux de bonne année à sa mère et à son frère. — En avant dans la brousse !

« C'est un beau jour, que celui où, parvenu à mi-chemin de la vie, tout voile levé, toutes incertitudes déposées, le front serein, et le cœur à l'aise, l'homme a le secret de Dieu sur lui et asseoit sa tente où il achèvera de vivre. » Ces paroles de Lacordaire, le P. Nempon les faisait siennes. A peine installé à Késo, centre de sa chère Mission : « Je suis on ne peut plus heureux, s'écrie-t-il, dans la situation que le bon Dieu m'a faite. Je suis vraiment à ma place, tout comme le poisson dans l'eau, comme l'oiseau dans l'air. »

Quelques semaines plus tard, le P. Mollard rappelé au séminaire de Paris pour y représenter les intérêts du Tonkin, lui faisait ses derniers adieux, lorsque le P. Nempon, songeant à la valise qu'il avait apportée de France, et la présentant à son confrère : « Prenez, dit-il, prenez je vous en prie : car, pour moi, je ne dois plus, je ne veux plus voyager ; par la grâce de Dieu je suis à jamais Tonkinois. » Fernand Cortez brûlant ses vaisseaux était sublime de courage, personne n'en doute ; mais n'est-il pas aussi touchant l'héroïsme simple et modeste du P. Nempon, dans sa résolution de vivre et de mourir au Tonkin pour l'honneur de son pays et la gloire de son Dieu ?

Le missionnaire reçoit au séminaire de Paris sa première

formation, il en sort apôtre ; mais avant de pouvoir exercer cet apostolat dans une mission spéciale, il lui faut une seconde formation qui le fasse au climat, à la langue, aux mœurs du pays devenu désormais le sien (1). Ce noviciat, déjà pénible à tout européen par les transformations qu'il réclame. l'est davantage au missionnaire par la nécessité où il se trouve de contenir ses ardeurs apostoliques, à l'heure même où il voudrait donner un libre cours aux premiers élans de son zèle. Chaque année, plusieurs succombent dans ce travail ingrat, offrant à Dieu leurs désirs et leurs regrets pour le salut de ceux qu'il ne leur est pas donné d'évangéliser autrement.

Tout d'abord, le novice s'installe dans sa cellule. Un grand rideau divise la pièce en deux parties ; d'un côté les caisses, paniers, etc. ; de l'autre le salon, dont le mobilier se compose d'une bibliothèque, d'un « *phan*, » sorte de petit banc qui sert à la fois et de siège et de table, et enfin d'une planche, d'une natte, et d'une moustiquaire, attirail très simple qui constitue le lit annamite. Quelques images pieuses, des souvenirs de famille, un crucifix se détachent des murs blanchis à la chaux ; des stores en rotin remplacent les vitres fragiles, achevant l'ameublement de cet humble intérieur. C'est là que le P. Nempon se formera dans la solitude et le silence, le travail et la prière, à la grande œuvre de l'apostolat.

Le premier changement extérieur que doit subir le missionnaire est celui du costume. La soutane française, peu

---

(1) Un simple aperçu des coutumes chinoises nous fait comprendre combien cette formation est nécessaire au missionnaire qui veut vivre à l'annamite au milieu des Annamites. " En Chine, en effet, l'aiguille " aimantée marque le Sud ; il y a cinq points cardinaux ; la gauche " est la place d'honneur ; le blanc est la couleur de deuil ; la politesse " exige que l'on reste la tête couverte devant un supérieur ou devant une " personne que l'on veut honorer ; on lit un livre en commençant par la " droite ; on mange les fruits au début du dîner, et la soupe à la fin ; " dans les écoles les enfants doivent apprendre tout haut leur leçon et la " réciter tous à la fois ; la noblesse conférée à un homme pour un ser- " vice éclatant rendu à l'Etat, ne s'étend point à ses descendants, et " n'anoblit que ses ancêtres, qui deviennent tous, par un effet rétroactif, " ducs ou barons, tandis que ses enfants restent dans la foule, etc.,etc." (*Album des Missions catholiques. Année 1888, p. 52.*)

pratique dans ce pays du soleil et des rizières, serait d'ailleurs moins bien acceptée des indigènes que le vêtement national. « Je suis Annamite de la tête aux pieds, « écrit le P. Nempon au lendemain de son arrivée. Mon « chef vénérable est orné d'un large turban ; mes pieds « sont enveloppés dans je ne sais quelles loques embarras- « santes, qu'on appelle des bas et dont je me passerais « volontiers. Je chausse deux savates assez semblables aux « cothurnes des poissonnières de la halle, en d'autres termes, « deux simples semelles ; je loge mes jambes dans deux sacs « dont l'un suffirait à contenir mon corps tout entier, et je « recouvre le tout d'un vaste manteau qui me descend des « épaules et traîne jusqu'à terre : c'est l'habit annamite, « paraît-il. J'avais donc bien raison de dire que je suis « *annamitisé* de pied en cap. Ma chevelure seule est respec- « tée, car l'Annamite, en cela plus libéral que le Chinois, ne « nous oblige pas à nous raser la tête et à porter la queue. « Il permet même de remplacer le turban par un simple « chapeau colonial, forme de champignon. Que n'ai-je ici « un photographe ? Vous ririez bien, j'en suis sûr. »

Le P. Nempon, on le voit, se fait assez gaiement aux us et coutumes de son cher Tonkin. — « C'est dur au commence- « ment, remarque-t-il, mais on s'y habitue. J'en suis même « arrivé à fumer la pipe, et quelle pipe ! C'est à peine si je « puis l'allumer, tant la cheminée est longue !

« Vous vous imaginez, peut-être, que j'écris ma lettre « commodément assis sur une bonne chaise aux quatre pieds, « et le bras gauche appuyé sur une large table ? Fi donc ! « Cet usage est bon pour la France ; en Annam on est plus « avancé. On s'assied tout simplement sur une natte (1), en « croisant les jambes à la façon des tailleurs ; puis on prend « un petit banc que l'on place devant soi en guise de pupitre : « on fait ainsi l'économie et d'une chaise et d'une table. »

---

(1) « L'Annamite se figure volontiers n'être pas assis trop bas lorsqu'il a une natte sous lui ; mais il faut une natte à tout prix, et l'on manquerait aux règles les plus élémentaires de la politesse en invitant quelqu'un à s'asseoir sur la terre nue. » (*Au Tonkin occidental*, par le P. GIROD, p. 95.)

La natte, sur laquelle le P. Nempon devait passer ses nuits, aurait pu paraître dure, s'il l'avait comparée aux lits de Paris ou de Dunkerque ; mais, après les fatigues de la traversée et les insomnies du bord, la natte elle-même était un bienfait : « Voici déjà cinq mois révoius que je couche sur la planche, et je vous assure que l'on n'y est pas plus mal qu'ailleurs : simple question d'habitude ! »

Le P. Nempon s'accommoda si bien à tous ces usages annamites qu'un jour il fut pris pour un tonkinois : erreur d'autant plus flatteuse, à son avis, qu'elle se produisit peu de temps après son arrivée à Késo. Le nouveau missionnaire avait été chargé d'aller quérir au poste de Phuly un docteur qui vint constater le décès du P. Pinabel. Arrivé chez le commandant, le P. Nempon annonce l'objet de sa visite, cause quelques instants avec les officiers de la garnison, puis amène le médecin demandé. Chemin faisant le docteur s'était entretenu avec son guide, dont la conversation sans doute l'avait bien intéressé, car, abordant le procureur de Késo, il lui dit : « Vous avez là un Annamite bien intelligent, » et de la main il montrait le P. Nempon. — Comment un Annamite ? interrompit le procureur. — « Eh bien, oui ; un de vos élèves, un séminariste, un diacre probablement, car il est déjà très avancé. » — Pardon, docteur, permettez-moi de vous dire que vous n'êtes guère physionomiste. Ce séminariste que vous montrez, est un de nos confrères, le P. Nempon de Dunkerque, qui nous est arrivé de France il y a deux mois à peine : sa petite figure et ses habits annamites vous auront induit en erreur. — J'aurais dû le deviner, répartit le docteur ; pour un Annamite, il parlait trop bien le français ! — Pendant ce dialogue, le P. Nempon souriait doucement. « Après le départ du docteur, raconte le P. Bareille qui nous a con-

servé ce trait, je lui demandai : « Eh bien ! Père, comment avez-vous donc été reçu à Phuly ? » — « C'est bien simple, répondit-il, on m'a pris pour un Annamite, et l'on m'a traité comme tel. On ne m'a pas même invité à m'asseoir. Etant donné les bons rapports qui existent entre les officiers de Phuly et les pères de Késo, cette ma-

« nière de faire me parut un peu froide, mais je devinai  
« leur erreur. » — « Et pourquoi ne pas les avoir détrom-  
« pés ? » — « A quoi bon ? repartit-il simplement. » — J'ad-  
« mirai l'humilité de ce cher confrère, tout en pensant que  
« Dieu l'avait bien récompensé de cet acte de vertu en lui  
« donnant la satisfaction de passer pour un Tonkinois. »

Le régime de Késo ménage une transition entre celui de la France et celui du district. Déjà pourtant le poisson domine, et le riz s'impose impitoyable, à moins qu'un officier de passage n'ait l'aimable attention d'apporter une ration de pain. — Le P. Nempon en souffrit les premiers mois, mais bientôt son estomac sembla se faire à cette cuisine nouvelle, au point qu'il se vantait de faire manœuvrer ses bâtonnets aussi vivement que ses confrères.

L'Annamite ne connaît par la fourchette : deux petites baguettes qu'il tient d'une seule main, remplacent cet ustensile que les collectionneurs du pays mettraient dans leur musée. L'un des bâtonnets reste fixe entre les doigts, tandis que l'autre, placé entre le pouce et l'index, se meut sur le premier. Les morceaux sont saisis par les baguettes et arrivent très sûrement à destination. Il ne faut pas plus de dix minutes à un Annamite pour terminer son repas. « Quand on mange du riz, les deux bâtonnets font l'office de « cuiller, et, s'enfonçant dans la tasse portée aux lèvres, « aident le contenu à pénétrer dans la bouche. Ce procédé « manquera de poésie pour ceux qui se représentent le « Chinois tenant ses bâtonnets comme deux baguettes de « tambour, et faisant sauter un à un les grains de riz dans « sa bouche. Ce serait plus amusant, plus pittoresque, mais « cela n'est pas (1). »

« Il faudrait me voir assis sur une sorte de planche mo-  
« bile, les jambes croisées et repliées sous moi, » poursuit le P. Nempon achevant son propre portrait. « De la main « gauche, je tiens l'écuelle contenant le riz cuit à l'eau que « je mange en guise de pain ; et, de la droite, je dirige mes « bâtonnets et saisis tour à tour du poisson, des œufs ou

---

(1) *Album des Missions catholiques*. Année 1888.

« des légumes. Après le repas, j'absorbe une écuelle de « thé ; car ici on ne boit pas en mangeant. C'est peut-être « pour cela, et aussi pour d'autres raisons, que je ne serai « jamais bien gros. »

Le P. Nempon était arrivé au Tonkin dans les derniers jours du mois de mai, époque à laquelle la chaleur est déjà très pénible. Le thermomètre marquait 37° centigrades à l'ombre, et les pères des missions environnantes étaient rentrés à la communauté, les courses apostoliques devenant absolument impossibles (1). Le nouveau missionnaire, enfant du Nord, eut à souffrir plus que tout autre de ce violent contraste. Sur la mer Rouge, il conjurait Apollon de « rentrer ses flèches enflammées ; » mais ici, le soleil, n'était pas seul de la partie, et « l'atmosphère elle-même « était comme chargée d'électricité. Les nuages, la brise, la « pluie, l'orage même n'apportaient aucun soulagement. Le « soleil s'est caché pendant quinze jours, raconte-t-il ; il a « plu comme jamais, vous n'avez vu pleuvoir. Aux jours du « déluge, Dieu ne versa pas l'eau à torrents plus impétueux ; « la différence fut sans doute dans la continuité. Eh bien ! « malgré toute cette pluie, l'atmosphère est toujours aussi « brûlante, et, à peine le soleil a-t-il reparu d'un instant, « que l'on sent les « bourbouilles » qui vous piquent de « nouveau (2). »

L'excessive chaleur de l'été ne dispense pas des rigueurs de l'hiver ; et, bien que la température soit généralement plus régulière et plus douce dans les mois de septembre, d'octobre et de novembre, souvent le froid arrive brusquement sous l'influence du vent du Nord, qui selon la remarque du docteur Aube, « est très froid, très piquant et très

---

(1) « Du mois de mai au mois de septembre, le Tonkin est un pays « tropical, chaud entre les plus chauds. Tout l'été, l'exercice physique « est impossible, le travail intellectuel est difficile. Mai et juin sont les « mois les plus pénibles : le soleil est au Zénith. » (Rapport de Bourru, cité par Paulin VIAL. — *Nos premières années au Tonkin*, p. 421.)

(2) « Je garderai longtemps le souvenir des nuits brûlantes de juillet, « raconte le Dr Eey, et des avalanches d'eau qui tombaient sans rafraî- « chir l'atmosphère. » (Paulin VIAL. — *Nos premières années au Tonkin*, p. 428.)

« désagréable au Tonkin (1). » — « Il fait froid, » écrit notre missionnaire à la date du 3 novembre, « froid à grelotter. » Vous allez rire sans doute : « grelotter au Tonkin ! » « Eh bien, oui ; si vous voyiez passer ces pauvres Annamites, vous les croiriez en Mandchourie, tant ils ont froid ! Le vêtement tonkinois est excellent pour les grandes chaleurs ; mais, par contre, il est absolument insuffisant en hiver. Les riches entassent plusieurs habits, verts, bleus, blancs, noirs, marrons, les uns sur les autres ; mais les pauvres, été comme hiver, n'ont qu'un langout, et vraiment ils grelottent ! Curieux climat que celui du Tonkin ! Tout y est exagéré, en hiver comme en été ; et c'est pourtant le pays de mes amours ! »

Ce fut sa première exclamation en abordant sur la terre annamite, comme ce devait être son dernier mot sur le Tonkin. « Hier encore nous étions voyageurs sur la grande mer, nous étions des exilés à la recherche d'une patrie, et aujourd'hui nous l'avons trouvée, cette patrie, cette terre désirée. C'est plus qu'une patrie, poursuit-il, faisant allusion à son installation à Késo, c'est un nid charmant, un nid de fleurs sans épines. »

Dès la première heure de son arrivée, le P. Nempon s'était félicité de la prévenance et de l'amabilité de ses confrères. « Il règne ici un esprit de fraternité charmant, rapporte-t-il ; c'est à rendre heureux le plus malheureux caractère du monde. » La présence et la visite des vieux missionnaires ajoutaient encore aux charmes de cette douce communauté. « Elles sont rares, écrit-il au lendemain de la fête de Mgr Puginier, elles sont rares au Tonkin les têtes blanchies sous le harnais apostolique. Il y en a pourtant, et quels hommes ! francs comme l'or épuré, joyeux comme le pinson échappé de sa cage, et, pour nous, leurs cadets vrais frères aînés. »

L'humble missionnaire ne pouvait nous dire que lui-même, par sa modestie, sa douceur et sa gaieté, se prêtait admirablement à cette vie de famille. « Son excellent carac-

---

(1) Cité par Paul VIAL. — *Nos premières années au Tonkin*, p. 425.

« tère lui eut bientôt gagné le cœur de tous, » témoigne Mgr Gendreau, et l'un des missionnaires présents à Késo à cette époque résume en ces deux mots le jugement qu'il porta sur son nouveau confrère. « Je fus également frappé de sa « modestie et de sa générosité. » Ainsi l'humilité qui s'oublie et la charité qui se donne le rendaient doublement aimable. Lui seul ignorait les trésors de son âme toute d'affection. Au Tonkin, comme en France, il s'accusait de froideur et d'ingratitude : « Je n'ai pas un cœur sensible, « écrit-il, non je n'ai pas un cœur qui sache s'ouvrir et « s'épancher dans le cœur d'un ami. Que voulez-vous ? c'est « Dieu qui nous à faits. Soyez toujours bien assuré, toute- « fois, que j'ai conçu pour vous une affection profonde et je « je vous la garderai fidèle jusqu'à la mort. »

L'ignorance de la langue annamite est pour le jeune novice un obstacle à l'exercice de tout ministère parmi les indigènes. Le P. Nempon chercha une compensation à cette impuissance, organisant les processions du très saint Sacrement, administrant le baptême aux petits enfants et prêtant son concours aux différentes cérémonies religieuses de Késo ou des paroisses environnantes. « Hier j'ai baptisé deux « enfants, écrit-il le 10 septembre, un garçon, que j'appelai « Paul, du nom de Mgr Puginier, et une fille, que j'appelai « Marie. Paul et Marie ! deux beaux noms, n'est-ce pas, bien « français et surtout bien chrétiens ? »

A une heure et demie de la résidence, se trouvait le poste militaire de Phuly. Le missionnaire qui remplissait habituellement les fonctions d'aumônier étant tombé malade, le P. Nempon fut chargé de le remplacer : « Sais-tu, cher « Émile, écrit-il joyeusement à son frère, sais-tu que je suis « aumônier militaire, et aumônier des zouaves, s'il te plaît ? « Je vais souvent à eux tu le comprends, et, au camp de « Phuly, je suis connu comme le loup blanc. »

Il aimait à visiter « ses chers zouaves. » Au retour il rapportait à ses confrères des nouvelles de la patrie et les naïves histoires que lui contaient ses soldats en leur simple langage. Un jour pourtant, il rentra désolé. « Quelles nouvelles apportez-vous, P. Nempon ? » lui demanda le P. Ba-



reille (1), voyant son air sombre et triste. — « Il n'y en a pas, » répondit-il sèchement. — « Cette parole m'étonna, » continue le bon père, et plus encore le ton avec lequel « mon confrère coupait court à toute explication. Mes questions furent inutiles et je ne parvins pas à vaincre son mutisme. Lui-même en souffrait plus que moi, j'en suis sûr. Le lendemain, n'en pouvant plus, il vint me trouver : « Est-ce bien vrai, P. Bareille, me dit-il en me dévisageant, « est-ce bien vrai que vous avez dit au capitaine Rambaud « que je ne resterai point au Tonkin ? Une parole semblable, « vous le comprenez, émanant d'un vieux missionnaire « comme vous, serait capable de décourager un novice comme « moi. Vous trouvez que je n'ai pas ce qu'il faut pour être « missionnaire ? Pourquoi donc ? répondez-moi, je vous en « prie, car depuis hier je ne vis plus. » — Ce fut à mon tour « d'être bien embarrassé. Je savais avec quelle générosité « mon jeune confrère avait sacrifié tout ce qu'il avait de plus « cher ici-bas, et je devinais ses angoisses à cette seule idée « que son sacrifice pût demeurer inutile. D'ailleurs je n'aurais nullement pensé que le P. Nempon ne fût pas dans « les conditions requises pour devenir un bon missionnaire. « Je fis donc appel à toute mon éloquence et arrivai enfin à « le persuader que jamais je n'avais douté de lui et qu'il « n'avait été question que de sa santé. Le capitaine m'a « demandé si les deux nouveaux pères s'acclimataient bien « et j'aurai répondu : le P. Beaumont paraît d'une constitution solide ; mais le P. Nempon est plus délicat, il pourrait ne pas se faire au climat du Tonkin et aux fatigues de « la vie de district. Ne voyez donc pas les choses en noir,

---

(1) Le P. Bareille, né dans le Béarn, le 22 décembre 1844, partit pour le Tonkin occidental le 23 janvier 1870. Missionnaire dans le Thanh-hoa, il fut gardé à vue, et faillit même avoir la tête tranchée pendant l'expédition Garnier en 1873. En 1879, il fut rappelé à Késo comme procureur de la Mission. C'est là qu'il connut et revit souvent le P. Nempon. En 1888, il suivit ce cher confrère au sanatorium de Hong-kong, pour refaire son tempérament anémié et guérir ses yeux malades. En 1891, sur l'ordre de Mgr Puginier, le P. Bareille revint en France, ce qui nous procura l'avantage d'entendre de sa bouche des détails instructifs et édifiants sur le P. Nempon et sur le Tonkin.

« ajoutai-je, m'efforçant de le calmer, d'autant plus qu'au  
« jourd'hui je ne tiendrais plus le même langage ; car votre  
« santé paraît devoir résister plus longtemps que celle du  
« P. Beaumont. »

Le P. Nempon me remercia de mes charitables explications et s'en retourna régulièrement à Phuly, où il se sentait d'autant plus attiré que ses chers soldats étaient décimés par la fièvre et par le choléra. Pour les consoler des douleurs de l'exil et les préparer au passage de l'éternité, il leur parlait tour à tour de Dieu, de la France, de leur mère, les trois objets les plus chers à son propre cœur. « Que le souvenir d'une mère est vivace dans l'âme de l'enfant, observe-t-il à cette occasion. En évoquant cette douce image, nous arrivons facilement au cœur des malades, et la pensée de la mère est d'un puissant secours à l'aumônier qui prépare les âmes à la grande épreuve de la vie et de la mort : mère chrétienne, fils chrétien, voilà le fait. Sans doute, les mères ne voient pas toujours le résultat de leur éducation ou de leurs prières ; mais beaucoup procurent le salut de leur fils, par les pensées qu'éveille leur souvenir au cœur d'un enfant chrétien. »

Ces réflexions le font tout naturellement songer à la France. Apprenant que sa mère et son frère viennent de rentrer à Dunkerque, il ajoute : « Vous êtes heureux de retourner à Dunkerque, et moi je m'en félicite doublement à la pensée que la tombe de mon père ne sera plus déserte. Oh ! Dunkerque, la bonne ville qui vit les beaux jours de ma jeunesse et que je ne reverrai plus ! Je ne vous envie pas votre bonheur pourtant, car moi aussi je suis heureux de la part que Dieu m'a faite. Le vent souffle froidement, ajoute-t-il. Il vient du Nord. Si au moins c'était le vent d'Ouest, il m'arriverait, ce me semble, tout imprégné des souvenirs et des parfums de mon pays. Je jouirais davantage, et peut-être même rêverais-je un peu ! — Mais non, s'interrompt-il brusquement, je ne veux plus rêver ; on rêve quand on est jeune, on rêve quand on n'a que cela à faire, et Dieu sait qu'ici j'ai autre chose à faire que rêver. »

« Pas d'autre travail pourtant que l'étude de la langue,

« poursuit-il. Mais quel travail ! Le P. Beaumont et moi, « nous y sommes rivés, comme le forçat à son boulet. « Théophile Vénard avait bien raison de dire que les diables « ont inventé toutes ces langues « pour mettre obstacle à « notre ministère et nous décourager (1). » Enfin ! nos aînés « ont passé par là ; ils en sont sortis capables d'évangéliser « le Tonkin. Pourquoi n'y arriverions-nous pas ? On me re- « proche parfois de trop travailler ; c'est à l'annamite qu'on « devrait s'en prendre : si difficile qu'il soit, il faut que je « le possède à fond pour être un bon missionnaire : qui veut « la fin veut les moyens. »

L'annamite en effet, d'un génie tout différent de celui des langues européennes, présente de réelles difficultés. Comme le chinois, il est monosyllabique : toute syllabe exprime une idée. Le nombre des syllabes étant très restreint, la même émission de voix sert nécessairement à l'expression de plusieurs idées. Dès lors, pour être à même de désigner tous les objets, à défaut des ressources offertes par des combinaisons variées de voyelles et de consonnes, il a fallu recourir à l'accent et aux inflexions de voix. La langue annamite est donc à la fois syllabique et tonique.

Le même groupement de lettres donne jusqu'à six mots différents. « *Ma*, par exemple, prononcé *recto tono*, signifie « fantôme ; » *ma*, prononcé en descendant avec une inflexion « de voix basse, signifie « pour : » *ma*, prononcé bas par « rapport au *recto tono*, comme du *sol* au *ré*, et avec une affectation de voix creuse, signifie « riz de semence ; » *ma*, « cadencé et grave, comme la voix d'un homme qui « s'accroupit en parlant, signifie « cheval ; » *ma*, avec « inflexion de voix ascendante et mourante, signifie « tom- « beau ; » et enfin *ma* aigu prononcé sur un ton plus haut « que le *recto tono*, du *sol* au *la*, signifie « joue (2). » De même, en passant par ces diverses inflexions, la syllabe *moi* exprime tour-à-tour « lèvres, fournir, tromper, obscur,

(1) *Vie de Théophile Vénard*, p. 166.

(2) *CF. Grammaire du P. Legrand de la Lyraye, missionnaire du Tonkin, qui devint ensuite interprète du gouvernement français à Saïgon.*

« extrémité, nourriture. » La syllable *cô*, par laquelle on désigne les missionnaires, signifie également « aieul, tante, « demoiselle, cou, table ; » et la syllable *la* traduit six idées distinctes : « crier, feuille, extraordinaire, être, rendre, eau « pure, » etc., etc... (1).

Ce langage modulé est, paraît-il, assez agréable à entendre. « Lorsqu'en 1623, j'arrivai en Cochinchine, témoigne le P. « de Rhodes, et que j'entendis parler les naturels du pays, « particulièrement les femmes, il me sembla entendre « gazouiller les oiseaux. » Parler soi-même, c'est autre chose. Le Français ne s'y fait que lentement, d'autant plus lentement, que l'usage des particules lui crée une seconde difficulté non moins sérieuse. En effet « l'annamite ne « possédant ni déclinaisons, ni conjugaisons, il a fallu sup- « pléer les nombres, les cas, les temps et tous les modes « nécessaires à l'expression complète de nos idées, par de « nombreuses particules ; et c'est aussi bien sur l'emploi de « ces particules que sur la justesse de l'accentuation que « repose toute la langue annamite (2). »

Qu'eût pensé le pauvre novice, s'il lui avait fallu étudier l'écriture idéographique des Chinois, et déchiffrer les hiéroglyphes de l'alphabet annamite ? Heureusement les catéchistes se chargent de la correspondance avec les indigènes, et comme il suffit au missionnaire de savoir parler, il se contente d'étudier la langue dans des livres imprimés dans notre alphabet latin, bénéficiant ainsi des travaux de ses devanciers qui, depuis plus de deux cents ans, ont inventé une écriture spéciale, universellement acceptée aujourd'hui.

« Je m'y mettrai, s'écrie le P. Nempon, et j'en sortirai « comme les autres. « A force de limer le morceau de fer, « on en fait une aiguille, » dit un proverbe du pays ; ainsi « à force de patience, je parlerai l'annamite. »

A peine se fut-il reposé huit jours en faisant retentir les

---

(1) *CF. Notes sur les Ecritures chinoise, annamite, etc., par NEYRET, cité par Paulin VIAL, p. 464.*

(2) *Ibid.*

orgues de Késo des plus beaux airs du bon pays de France, qu'il s'appliqua à l'étude de la langue avec d'autant plus d'ardeur que la tâche lui paraissait plus ingrate. « Adieu la « musique, et vive l'annamite ! » — Son professeur, humble catéchiste, lui exposait les principes en latin, puis l'interrogeait en annamite. « Je commence à causer un peu, écrit-il le 10 septembre, à peu près comme un Anglais qui bégaié « trois mots français péniblement appris dans les écoles de « Londres. » Il s'acharne au travail avec une sainte opiniâtreté : « Vive le travail, s'écrie-t-il, quand il s'agit de Dieu « et des âmes ! oui de l'annamite, encore de l'annamite « et toujours de l'annamite. » — « Et pourtant observe-t-il, si ce n'était pas « pour le bon Dieu et les âmes, » il y « a longtemps que j'aurais donné ma langue... au chat. »

Dans son désir extrême de progresser, il liait conversation avec ses confrères, avec les catéchistes et même avec les enfants qu'il rencontrait à Késo ou aux environs. « Il en « est d'une langue comme du fer d'un maréchal, remarque-t-il à ce propos, plus on chauffe le travail et moins il est « difficile : un jour de négligence, au contraire, vous met « deux jours en retard. » Le P. Nempon fait allusion aux nombreuses visites qu'il faisait à Phuly où le français était tout naturellement en honneur. A côté de ces retards forcés, il y eut aussi des périodes de grand progrès, voire même de pieux excès. Mgr Puginier, de passage à Késo, avait mandé chez lui les nouveaux missionnaires et les avait encouragés à persévérer dans leur travail de formation tonkinoise. Le P. Nempon fut si sensible à cette marque de bienveillance, à ces encouragements paternels, que, le soir même, il reprit son étude avec une nouvelle ardeur. « Vers minuit je passai « devant sa chambre, raconte le procureur de la Mission, et, « voyant de la lumière à ses fenêtres, je lui criai : « Êtes- « vous malade, P. Nempon ? Pourquoi vous coucher aussi « tard ? » — « Laissez-moi, Père, répondit-il, je bûche mon « annamite. » Cette ardeur se soutint quinze jours : c'était tout l'effort dont son frêle organisme était capable. « Je suis « fatigué sans doute, disait-il ensuite aux confrères qui le « réprimandaient, mais au moins j'ai fait un fameux pas en « avant. »

Grâce à sa persévérance, le P. Nempon fut capable de prêcher dès le mois de novembre de cette même année 1885. Dieu sait ce qu'il lui en coûta pour composer, apprendre et débiter son premier sermon annamite : « Enfin, j'ai prêché, « écrit-il à sa mère avec une légitime fierté, oui, enfin je « suis missionnaire. J'ai fait de mon mieux, vous n'en dou- « tez pas ; et néanmoins, je pense que les visages de ces bons « Annamites ont dû se dérider à ce discours émaillé de bar- « barisme, de solécismes et autres agréments accessoires « Que voulez-vous, c'est un succès comme un autre. Quant « à moi, je n'ai pas joui de leur bonheur, car, à six heures « du matin, il faisait noir, et je ne pouvais suivre sur les « physionomies l'effet produit par mon sermon. Quant à vous, « vous n'auriez pas tout perdu à faire le voyage de Dunker- « que au Tonkin pour m'entendre exhorter mes braves « Annamites, à fuir le péché, à haïr le démon, et à aimer le « bon Dieu de tout leur cœur. »

Dans cette transformation du Français en Annamite, il ne restait plus au P. Nempon qu'à perdre son nom pour accep- ter le surnom que les Annamites, suivant leur usage, devaient lui imposer. Le plus souvent la nouvelle dénomin- ation du missionnaire est en rapport avec ses qualités physiques ou morales : c'est ainsi qu'on a le P. Grandeur, le P. Douceur, le P. Sagesse, etc. Le P. Nempon devint pour les Annamites le P. Cò-Si. *Cò* signifie « père » ou plutôt « trisaïeul : » c'est la dénomination commune à tous les missionnaires ; *Si* se traduirait par « lettré, » ou mieux encore, par « docteur. » Le P. Nempon était donc le P. Docteur, nom qui devait particulièrement le flatter. Notre- Seigneur Jésus-Christ n'avait-il pas le premier proclamé ses apôtres « Docteurs des peuples, » en leur disant *Docete omnes gentes* : » Enseignez toutes les nations. — Le mission- naire fit rarement allusion à ce nouveau titre, qu'il se con- tenta de joindre parfois à sa signature. Vis-à-vis de ses confrères il n'avait pas à en faire usage, et les fidèles ne le prononçaient jamais devant lui, la politesse chinoise ne permettant pas d'appeler par leur nom les gens de qualité, et ne les désignant qu'à la troisième personne en disant par

exemple : « Le Père est heureux, Sa Grandeur est venue, etc. »

L'année 1885 touchait à son terme. Le P. Nempon, prévoyant les lenteurs du courrier de France, écrit à sa mère et à son frère quelques mots d'affection et d'encouragement : « Soyez bien assurée, chère mère, que votre pensée est « toujours présente à mon esprit et à mon cœur. Ah ! oui « vraiment il faut que le missionnaire aime bien le bon « Dieu pour s'en aller loin de sa mère ! Et si je remercie « tous les jours le Seigneur de la sainte vocation qu'il m'a « donnée, je lui recommande la mère que j'ai abandonnée « pour lui seul. Et toi, cher Émile, » poursuit-il avec une tendresse toute fraternelle et toute apostolique, « je t'en con- « jure, et jamais je ne me laisserai de te le redire : Sois bon « chrétien ; tout est là. J'en suis convaincu, tu le sais ; et « cette conviction m'a conduit au Tonkin où je voudrais « faire des chrétiens et des heureux. La foi chrétienne, vois- « tu, c'est le bonheur de cette vie, c'est le bonheur de l'autre ! « Cette vie est courte, l'autre est longue, longue à ne pouvoir « finir. Songeons donc surtout à celle-là. »

Le P. Nempon ne tarderait pas à pouvoir se livrer sans réserve à cette grande œuvre de l'apostolat. « Bientôt, « ajoute-t-il, je pourrai faire mes paquets et aller dans la « brousse, » comme on dit. J'attends ce jour avec impatience, « parce que c'est alors seulement que je serai vraiment « missionnaire. »

(A suivre).

## Lettre d'un Missionnaire

---

Notre-Dame de Betsiamis, 23 septembre 1895.

A Mgr Têtu,

Archevêché de Québec,

Monseigneur,

Si j'étais obligé de le faire, il me serait facile de me justifier de ne pas vous avoir écrit depuis deux ans, après vous avoir promis un rapport sur les missions du Golfe ; et d'abord, pour ne pas parler des autres raisons, je devais prendre le temps de me renseigner, comme il faut moi-même, en faisant deux voyages aux missions dont j'avais à vous entretenir. Maintenant *ad rem*.

Ces missions sont Maskuaro, Mingan, les Sept-Iles et Godbout. Elles sont fréquentées par des Montagnais et des Naskapis, qui ont tous la même langue et ne forment plus qu'une seule tribu. Ils sont essentiellement chasseurs et ne viennent à la mer qu'une fois l'année, dans les mois de juin et juillet, pour y passer cinq à six semaines. Durant tout le reste du temps, ils sont disséminés dans les bois, occupés à chasser le caribou et les animaux à fourrure, tels que l'ours, le loup-cervier, le renard, le castor, la loutre, la martre, le vison, etc. — Maintenant je vous inviterais bien à vous embarquer avec moi pour aller voir nos sauvages de plus près et sur les lieux même de nos missions. Mais on vous a tant fait faire de voyages, que vous devez en être plus que rassasié. Aussi je ne ferai que vous montrer de loin, dans le bassin Louise, la goëlette et le capitaine si connus dans les cercles tant ecclésiastiques que maritimes : vous voyez là Narcisse Blais et sa fière Stadacona qui... mais c'est tout ce que j'ai



le temps de vous dire... Déjà elle s'élançait hors du port bondissant de joie au spectacle anticipé de la tempête ; et lui la dirigeait hardiment vers le Nord-Est, en route pour Blanc-Sablon et les glaces du Labrador : ceci se passait le dix mai dernier.

Onze jours plus tard, je débarquais à la Romaine, poste de pêche et de traite, et je laissais mon charitable capitaine et son hospitalière goëlette s'en aller tout seuls aux confins de nos possessions canadiennes. Quant à moi, j'étais heureux de pouvoir cette année me dispenser de contempler le spectacle si monotone de ces immenses banquises bornant la vue de tout côté.

La Romaine, à deux cents lieues en bas de Québec, était d'abord une place de pêche occupée par des Acadiens des Iles de la Madeleine. Des trafiqueurs, et entre autres ceux de la compagnie de la Baie d'Hudson, en ont subséquemment fait un poste de traite : ce qui ne semble pas avoir amélioré la condition de ces pauvres gens, car ils mènent une bien chétive existence. A qui la faute ? Les gueux disent qu'il n'y a pas de pêche ni chasse ; et les richards les traitent de lâches, francs paresseux, etc. ; et puis la question n'en est pas plus avancée. En tout cas, se voir pris par la faim et le froid au milieu de ces rochers monstrueux entourés d'une chaîne d'îles de même nature, qui se transforment en labyrinthe inextricable, doit naturellement suggérer à l'esprit un bon acte de contrition, peu importe la cause qui vous a poussé jusque-là.

La Romaine est aussi un poste sauvage fréquenté par les Montagnais et Naskapis du Golfe et du Labrador, qui y viennent vendre leurs pelleteries, avant de se rendre à la mission de Maskuaro à vingt-cinq milles plus haut. « Pourquoi donc, me demanderez-vous, avez-vous passé tout droit devant Maskuaro puisque vous devez maintenant y retourner, vous et vos sauvages ? » Pour plusieurs raisons : pour aller presser les sauvages de s'en venir à la mission et ne pas me risquer à y crever de faim tout seul, première raison. Mais la réponse la plus péremptoire que je puisse vous donner, c'est qu'aucun navire ni bateau de pêche ou de traite ne s'y

rend, tous passant au large des côtes pour ne s'en rapprocher qu'à la Romaine. Et si encore il y avait là une chapelle qui pût servir en attendant le départ pour la mission ; mais celle qu'on y trouve a le double défaut d'être trop petite et de n'être qu'ébauchée. Dedans on était comme dehors, sans compter que les deux tiers de mes sauvages étaient réellement dehors. Ce qui n'empêcha pas que nous dûmes passer quinze jours à la Romaine, la violence du vent ne permettant pas à une flottille comme la nôtre de remonter jusqu'à Maskuaro. En effet, tant que le vent n'est pas devenu tempête, passe pour des hommes tout seuls, et surtout pour le missionnaire qui est bien obligé de se risquer un peu, mais si l'on doit se trouver avec une bande de femmes et d'enfants, il faut de la prudence, et surtout de la patience.

Deux fois déjà nous avons été sur le point de nous embarquer, mais... *nenni*. Enfin, un beau dimanche matin, après la sainte messe où nous avons prié avec le plus de ferveur possible, « *Poshitau, poshitau : partons, partons,* » entend-on crier de tout côté. Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais comment voyager en canot d'écorce sur la mer ? Aussi les Montagnais les ont-ils remplacés ? par les fameuses barges de pêcheurs dont vous avez tant entendu parler dans les Annales des missions. En un instant, voilà notre flottille de douze barges fendant les ondes dans la direction de Maskuaro. Si un général est triomphant par la seule pensée qu'il conduit ses soldats à la victoire, quel ne doit pas être le bonheur du missionnaire des sauvages, qui mène sa pacifique armée à la conquête du royaume éternel. Et tel était bien mon bonheur dans cette circonstance. Là j'avais sous les yeux soixante familles montagnaises ou naskapises qui, après avoir fait trois, quatre, cinq cents milles, sans avoir vu la robe noire depuis un ou deux ans, allaient rejoindre les autres à la mission pour s'instruire de la religion, purifier leur conscience, recevoir le *pain des forts* et se transformer en parfaits chrétiens. Il faudrait avoir un cœur de bronze pour ne rien ressentir en pareil cas. La joie est peinte sur toutes ces figures dont la beauté est plutôt intérieure qu'extérieure : on rit, on chante, on s'amuse... un véritable gala. Et c'est avec un

entraîn difficile à décrire qu'on débarque à Maskuaro pour se cabaner autour de la petite chapelle qui domine les environs. Elle est petite, mais elle est bien bâtie sur le roc au moins celle-là. En effet, du bois et de la mousse, il y en a, mais des rochers il y en a encore plus.

J'ai dit que l'église était petite : elle est plus que deux fois trop petite ; car elle a environ quarante-cinq pieds carrés, et nous avons à la mission plus de quatre-vingt-dix familles ! Le moyen d'y loger tout ce monde sans en laisser au moins un tiers dehors ? problème que ma science n'a pu encore résoudre. C'est bien regrettable, car ces sauvages sont bons et aiment à assister aux offices religieux. A Maskuaro, il n'y a pas de boisson ni aucune autre occasion capable de les détourner du bon chemin : de fait, il n'y a pas une âme en dehors du temps de la mission ; de sorte qu'ils sont seuls et peuvent vaquer uniquement aux exercices religieux, ce qui est un grand avantage pour une mission.

Mais, il faut le dire, de cet état de choses résultent aussi des inconvénients sous d'autres rapports. N'y trouvant pas de poste de pêche ni de traite, les goëlettes ou autres bateaux commerçants n'y arrêtent pas, passant tout droit, comme je l'ai dit, pour se rendre à la Romaine. Le missionnaire qui est à bord est obligé sans contredit de faire comme eux : quitte à lui de revenir ensuite sur ses pas. Les sauvages aussi sont obligés de faire le voyage de Maskuaro expressément pour assister à la mission. Il est vrai que ce n'est pas bien long. Mais peu importe la distance, on est toujours retardé d'une manière décourageante, si les vents sont contraires ou trop violents, comme il est arrivé cette année.

Voyez plutôt. Nous avons passé quinze jours à attendre, à tuer le temps avant de pouvoir partir pour Maskuaro : tandis que si nous avions eu là notre chapelle, la mission n'eût pas été retardée d'un instant. Or ce qui est arrivé cette année peut se répéter tous les ans. Sauf toute opinion contraire, mieux vaudrait donc, à mon avis, bâtir à la Romaine une chapelle qui pût servir aux blancs et aux sauvages ; de la sorte on ne serait pas obligé de voyager inutilement, et

tous pourraient profiter des visites faites par le prêtre desservant ou le missionnaire sauvage. En vain m'objecterait-on que ce serait trop mélanger les sauvages avec les blancs et que ce serait préjudiciable aux uns et aux autres. Car, à la Romaine, il n'y a pas ordinairement de boisson ni autre cause de désordre ; et d'ailleurs, sous le régime actuel, les uns et les autres ont tout autant de rapports à raison de leur commerce réciproque, et, ce qui est pire, presque toujours en l'absence du missionnaire. Autre considération, c'est que, puisque la chapelle de Maskuaro est trop petite et qu'il faudra nécessairement se mettre en frais de l'agrandir, le plus simple ne serait-il pas de la faire transporter à la Romaine pour lui donner là les dimensions voulues ? Mais *transeat* pour le moment.

A Maskuaro, comme dans toutes les autres missions que je visite, il y a tous les jours grand'messe chantée en montagnais avec instruction dans la même langue, catéchisme l'avant-midi et l'après-midi, prière du soir suivie d'une autre instruction et de la visite au cimetière. Ajoutez à cela l'administration des sacrements, les exercices de chant, classes de lecture, visites aux cabanes, travaux pour l'entretien de la chapelle, etc. ; et vous avouerez qu'un jeune missionnaire n'a pas le temps de s'ennuyer.

Ici, comme ailleurs aussi, il a son gîte dans la sacristie, où le besoin d'un sommeil réparateur lui a bientôt fait oublier la dureté de la couche. Quant à ses repas, il les prend sous la tente avec ses sauvages qui sont trop heureux de donner ainsi la nourriture corporelle à celui dont ils reçoivent un aliment spirituel et éternel. Va sans dire qu'ils font tout leur possible pour lui procurer les mets les plus délicieux. Y réussissent-ils ?—La réponse dépendra du point de vue où on se mettra pour la faire. En tout cas, n'oublions pas que l'appétit fait les mets, puisqu'il en est le meilleur assaisonnement. Et puis, ne croyons pas que le missionnaire de Maskuaro se mette entièrement à la merci de ses sauvages quant au temporel.... Bien souvent c'est tout le contraire qui arrive. Voilà pourquoi je me suis permis d'accepter et même de provoquer en partie les aumônes des charitables personnes de Québec et de Montréal.

L'année dernière et cette année, la chasse n'ayant pas été abondante, mon assortiment de robes, pantalons et blouses a été accueilli comme une bénédiction toute providentielle par ces pauvres sauvages cruellement éprouvés par la misère. Si vous aviez l'occasion des voir quelques-unes de ces bienfaitrices, je vous prierais de vouloir bien les remercier en mon nom et en celui de tous mes sauvages qui ont, en retour, pris à tâche de prier pour elles.

Je vous ai parlé de classes, de chant, etc. En effet, quoique les moins civilisés du Golfe, les sauvages de Maskuaro savent presque tous lire et écrire en leur langue, grâce au soin qu'ont les missionnaires de l'enseigner aux enfants tant qu'ils en ont le loisir. C'est ainsi que, tous les jours à peu près, je les réunissais autour du tableau que j'ai fait imprimer en gros caractère et qui contient les lettres et tout un système syllabaire à leur usage. Il n'y a personne qui ne voie de suite tous les avantages d'un pareil procédé, surtout si l'on considère que les Montagnais apprennent très vite à lire et qu'ensuite ils sont en état de compléter par eux-mêmes leur instruction religieuse, au moyen de catéchismes qu'on leur procure.

Mais il faut que je m'éloigne de ces bons sauvages, quoique bien à regret, si je veux avoir le temps de vous faire connaître ceux des autres missions. Je me rembarque donc en barge. Au bout d'une cinquantaine de milles j'arrive à Nataskuan, ancien poste sauvage transformé en village acadien. Puis je passe à la Pointe-aux-Esquimaux, autre village et poste de pêche en même temps que résidence de Monsieur le Grand Vicairé ; et je monte, monte, monte toujours jusqu'à Mingan..... *there we are !* Ici par exemple il faut s'arrêter et faire connaissance, non avec les blancs puisqu'il n'y en a que deux familles, mais avec les sauvages que je vous prie de regarder jusque dans le fond des yeux, si vous voulez vous en souvenir. Et ce que je désire encore, c'est que vous invitiez d'autres personnes à faire leur connaissance, afin qu'elles ne soient pas tentées d'ajouter foi à tous les racontages de certains journaux français à propos de nos missions.

Voyez sur cette belle place qui s'étend d'un côté jusqu'à la Longue-Pointe et de l'autre jusqu'à la rivière Mingan, regardez toute cette rangée de maisonnettes, cabanes et tentes littéralement pavoisées de drapeaux, bannières, étendards ou oriflammes comme vous voudrez... en un mot de tout ce qui se rapproche du *genre pavillon* ; entendez ces volées de fusil, ce cliquetis des armes, ces cris de triomphe... voyez cette foule en rangs serrés se presser sur le rivage ! Ah ! c'est qu'on tient à faire les choses en grand par ici ; car les sauvages de Mingan se piquent d'être plus déguaisés que ceux de partout ailleurs, pour ne pas dire plus. Quoiqu'il en soit, c'est comme ça qu'on est reçu à Mingan ; et le *petit père* en concevrait presque de l'orgueil s'il ne savait qu'on faisait les mêmes démonstrations en l'honneur de tous ses prédécesseurs.

Si on examine de près la chapelle, on s'aperçoit qu'elle n'est pas construite d'hier : mais elle est propre et sera bientôt ornée convenablement. De plus elle peut facilement contenir les quatre-vingts familles qui forment le total de la population, ayant une longueur de cinquante-cinq pieds et une largeur de quarante-cinq, avec une galerie assez spacieuse ; en tout cas il ne faut pas autant de calcul ici qu'à Maskuaro pour placer tout le monde. Ainsi que dans nos autres missions, ici tous les sauvages sont catholiques ; et ils suivent assez régulièrement les exercices religieux ; mais... le fait est que je n'aime pas trop à les vanter. Eux-mêmes aiment trop à se faire valoir aux yeux des étrangers, au moins prennent-ils tous les moyens imaginables pour *gripper* quelque chose d'eux et surtout l'exécrable *iskutenapui* (eau-de-vie) pour laquelle ils témoignent une passion furieuse. D'où il faut conclure que, lorsqu'ils exposent leur misère, il faut se méfier d'eux, surtout s'ils se mettent à parler de leurs rapports avec les trafiqueurs.

Maintes fois il arrive que, s'ils ont des maux à endurer, c'est dû à leur imprévoyance, leur paresse, leur cupidité voir même leur intempérance. Tout de même, le missionnaire ne peut les laisser souffrir s'il peut les soulager, considérant que les sauvages des bois sont cent fois plus excu-

sables que *ceux des villes* : ce sont des enfants et il faut les considérer comme tels. Aussi, quoiqu'il arrive durant la mission, on se réconcilie toujours avant de se séparer, et la cérémonie d'adieux n'en est que plus touchante.

De Mingan on passe aux Sept-Iles, pour y répéter les mêmes exercices. Ce poste est à cent lieues de Québec et est remarquable par sa situation, se trouvant au fond d'une baie qui constitue un des plus beaux ports du monde. Il est occupé par plusieurs trafiqueurs, y compris l'agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et par toute une colonie de pêcheurs acadiens et canadiens. Quant aux sauvages, ils y viennent tous les ans, au nombre de quatre à cinq cents, pour la traite des pelleteries. Cette année, il y en avait un bien plus grand nombre, une vingtaine de familles naskapises étant venues de la Baie-des-Esquimaux où j'avais coutume de les visiter. Ces pauvres sauvages s'étaient rendus à la Baie, l'année dernière encore, quoique je les eusse auparavant prévenus de mon départ définitif de cette mission. Ne m'y voyant pas arriver, puisqu'en effet j'étais dans le Golfe, ils résolurent d'abandonner leur poste, de faire cinq cents milles à travers les terres, de sacrifier ainsi leur chasse d'hiver et de s'exposer à toutes les rigueurs de la faim et de la misère pour venir me voir aux Sept-Iles ! Quelle leçon pour nos catholiques tièdes et lâches tentés d'abandonner leur religion ! Aussi je pouvais à peine retenir mes larmes en les écoutant me raconter leur pénible voyage, et en les voyant porter encore les marques de la misère qu'ils s'étaient volontairement imposée par amour pour la prière, comme ils disaient. Grande était leur joie d'avoir enfin pu parvenir au terme de leur voyage ; par contre, grand aussi était mon embarras de pouvoir placer tout ce monde avec les autres sauvages dans la chapelle de la mission, qui était déjà trop petite auparavant. Je ne sais trop ce qu'il y aura à faire si ces étrangers continuent à affluer ici. Mais, même en supposant que la chapelle fût deux fois plus grande, il me semble que ce serait mal d'obliger les Naskapis à venir tous les ans sur cette côte-ci pour la mission ; et, pour ma part, je regrette d'avoir fait des démarches dans ce sens, quoique d'après

l'avis de mes supérieurs. Car amener ces gens-là tous les ans par ici pour leur mission, c'est leur faire abandonner leurs terres de chasse où ils n'auront pas le temps de retourner, c'est les mettre sur celles des Montagnais qui n'en ont pas trop pour eux, c'est, en un mot, les exposer tous ensemble à crever de faim. Ajoutez à cela, qu'en agissant ainsi, nous nous aliénonnons les représentants de la Compagnie de la Baie d'Hudson dont nous désertons et fermons les postes, et qui plus est, nous mettons sous les yeux de ces bons Naskapis des exemples d'ivrognerie tels qu'il s'en rencontre à Mingan et aux Sept-Iles, et tels qu'ils n'en avaient jamais vus auparavant.

Pour toutes ces raisons, je demande instamment qu'il me soit permis d'aller les revoir à la Baie-des-Esquimaux au moins. Et une fois rendu là, pourquoi ne pas piquer une pointe jusqu'à la Baie d'Ungava ? Car la prétendue impossibilité de visiter les sauvages d'Ungava est une pure chimère. Dernièrement je voyais un monsieur de Québec qui a passé plusieurs années par là au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et qui me parlait à peu près de la manière suivante : « Il nous serait tout aussi facile qu'autrefois, me « disait-il, de voir les Naskapis de ce poste éloigné. Le stea-  
« mer Erick, de la compagnie, part de la Baie des Esquimaux  
« vers le milieu d'août pour les postes du nord : au bout de  
« deux semaines, il arrive à Ungava, lorsque la plupart des  
« sauvages y sont encore ; il est vrai qu'il en repart pres-  
« qu'immédiatement pour d'autres postes, mais il y revient  
« après deux ou trois semaines, pour prendre les fourrures  
« et le poisson, et puis il s'en retourne à la Baie des Esqui-  
« maux et en Angleterre. »

C'est ainsi que me parlait ce monsieur qui me paraît renseigné et qui n'a aucun intérêt à me tromper. Mon Dieu ! si cela est, comme il me sera facile de faire, durant le même été, ces deux missions que nous avons cru devoir abandonner ! Quel bonheur pour moi et pour ces pauvres Naskapis d'Ungava, si je pouvais aller les instruire, et les retirer des profondes ténèbres de l'erreur et de la fange impure de la polygamie où ils sont plongés depuis nombre d'années !



Sans vouloir accuser les représentants de l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, je crois qu'on m'a trompé jusqu'à présent. En tout cas, je veux connaître les choses par moi-même ; voilà pourquoi j'ai tant à cœur de faire au plus tôt le voyage d'Ungava, et je vous supplie de m'aider à l'entreprendre, l'année prochaine, en m'accordant la somme anciennement allouée aux missions du R. P. Lacasse, après que j'aurai obtenu de la Compagnie l'autorisation de voyager à bord de son bateau. Encore une fois, je vous avertis que je veux absolument partir pour Rigolet et Ungava.... Mais je vous demande pardon de cette digression un peu démesurée ; j'oubliais qu'avant de me rendre là-bas, il me faut aller à Québec en passant par Godbout et Betsiamis. Eh bien, en route au plus tôt. Cette fois je voyage, non pas avec des Montagnais, ni des Naskapis, encore moins avec des Esquimaux, mais avec.... qui ? Devinez : avec des millionnaires, des comtes français, ou au moins quelque chose comme ça, gens qui, tout de même, se montrent très obligeants et poussent la courtoisie jusqu'à me mener à Godbout à bord de leur steamer. Godbout ne compte presque plus comme mission sauvage. Anciennement c'était un poste de traite assez prospère ; mais maintenant c'est uniquement une place de pêche, et très peu de Montagnais y séjournent, presque tous l'ayant abandonné pour Betsiamis. Donc, comme il n'y a pas grand'chose à faire ici, je me hâte de prendre passage à bord du bateau de la malle qui part pour Betsiamis. En route je présente mes hommages à Sa Grandeur Mgr Labrecque qui revient de sa visite pastorale dans le golfe, et qui doit la terminer à notre mission. Nous débarquons donc ensemble au terminus de mon voyage.

N'en ayant eu qu'une œillade, je ne pourrais que difficilement vous décrire la réception faite par les Montagnais à celui qu'ils appellent le « Grand Priant, » *kaiamituisset*. D'ailleurs je craindrais d'empiéter sur le domaine du R. P. Arnaud. Suffise de vous dire que l'excitation était à son comble ; mais cependant je ne puis m'empêcher d'ajouter encore un mot et de constater que ces sauvages se sont montrés sincères dans leurs manifestations, et que cette visite

a produit des fruits salutaires surtout chez ceux qui malheureusement étaient portés à l'intempérance ou autres plaisirs défendus.

En terminant ce *petit* entretien qui menace de devenir *long*, permettez-moi de vous renouveler mes instances de vouloir bien prêter votre puissant concours à la réussite du voyage et de la mission que je veux entreprendre. Il faudrait que tous les moyens fussent pris d'avance, pour que je puisse m'embarquer vers le milieu du mois de mai prochain. Le R. P. Arnaud, à qui j'en ai parlé, m'a répondu d'un ton prophétique : « *Cher petit père*, c'est tout simple, il faut que « la compagnie de la Baie d'Hudson vous donne passage à « bord de son bateau. « Eh bien ! Monseigneur, dites-moi, « comme surcroît de consolation : « Il faut que l'œuvre de la « Propagation de la Foi vous accorde la somme nécessaire « pour votre voyage, au moins la même allocation qu'au- « trefois, il faut que vous repreniez les deux missions aban- « données du Labrador ! » Tout en attendant la réalisation de mes plus chères espérances, je me sou mets d'avance aux décrets, quels qu'ils soient, de la divine sagesse dont vous êtes à nos yeux l'interprète et l'instrument.

Tout à vous,

GEO. LEMOINE, Ptre, O. M. I.

## Les Missions de la Baie d'Hudson <sup>(1)</sup>

---

On a bien voulu nous communiquer une lettre que le R. P. Fafard, missionnaire dans ces lointaines et inhospitalières régions, adressait, au mois d'octobre dernier, au R. P. Jodoin, Supérieur des Oblats de la rue Visitation de Montréal, et laquelle, après un trajet de la durée de cinq mois, est arrivée ces jours-ci à sa destination.

La mission des sauvages de la Baie James, prolongement de la Baie d'Hudson vers le sud, fut commencée par le célèbre père Laverlochère avec un compagnon, il y a bien des années. En 1894, il fut décidé par les RR. PP. Oblats de donner à cette œuvre apostolique un caractère de permanence, et les pères Fafard et Guinard furent désignés pour aller prendre charge de la mission et y fixer leur résidence. Disons, entre parenthèse, que le R. P. Fafard, dont il est question ici, est le parent du saint missionnaire de ce nom qui fut massacré en 1885 au Lac de la Grenouille, au nord de la Saskatchewan, lors du soulèvement des sauvages au début de l'insurrection Riel.

Nous laissons maintenant la parole au R. P. Fafard.

---

L. J. C. et M. J.

Mission des Saints-Anges,

Albany,

18 octobre 1895.

Révérénd et bien cher Père,

De retour à notre chère solitude, j'éprouve un véritable plaisir en me transportant par la pensée auprès des personnes qui, l'hiver dernier, m'ont donné des preuves nombreu-

(1) *La Minerve* du 12 mars 1896.

ses et non équivoques de l'intérêt qu'elles portent à nos pénibles missions. C'est aussi pour moi un devoir bien doux de vous redire ma profonde gratitude pour l'hospitalité fraternelle que vous m'avez donnée, pendant mon séjour à Montréal, ainsi que pour toutes les autres faveurs, trop nombreuses pour être mentionnées, mais dont je conserve un précieux souvenir. Mon fidèle compagnon, le R. P. Guinard, s'en réjouit comme moi, et tous deux nous trouvons en elles un nouvel aliment qui enflamme notre zèle pour la sanctification et le salut des pauvres enfants de la forêt. Je n'oublie pas non plus le dévouement et la générosité de vos Dames de la Société de couture. Conformément à la promesse que je leur en ai faite, nous prions, et nous faisons prier pour elles nos fervents néophytes.

J'ai déjà commencé à distribuer aux veuves et aux orphelins les habits que ces dames charitables ont confectionnés de leurs propres mains. Comme elles seraient heureuses, s'il leur était donné de voir de leurs propres yeux le soulagement qu'elles apportent aux souffrances de ces pauvres déshérités de la nature ! Se rappelant ces belles paroles de notre Divin Maître : « Je considérerai comme fait à moi-même tout ce que vous ferez aux plus petits des miens, » elles peuvent du moins jouir de la douce consolation de soulager un bon nombre des membres souffrants de J.-C.

Aujourd'hui, 18 octobre, la rivière Albany se couvre de glace, la terre est déjà parée de sa toilette d'hiver, le froid rigoureux a établi ses quartiers au milieu de nous, et il ne les quittera que vers la fin de mai 1896. Vivant dans une température si peu favorable, et n'ayant pour se nourrir qu'un peu de poissons, et pour se vêtir que des haillons mal ajustés, ces pauvres enfants endurent nécessairement des souffrances et des tortures inconnues des peuples civilisés. Malgré cela, nous les voyons toujours calmes, patients, ne murmurant jamais contre leur sort, mais espérant qu'une fois entrés dans la belle tente du Grand Esprit, ils ne seront torturés ni par la faim ni par le froid. C'est cette double pensée de foi et d'espérance, qui les fortifie et qui leur donne le courage de supporter patiemment les épreuves de la vie présente.

Maintenant, si vous me le permettez, je vous raconterai quelques-uns des nombreux incidents de notre campagne d'été. J'ai d'abord le plaisir de vous dire que mon cher compagnon a eu la consolation d'admettre depuis un an seize protestants dans le sein de l'Eglise catholique. Ces conversions nous réjouissent d'autant plus, qu'avant la fondation de notre résidence, le missionnaire avait chaque année la douleur d'enregistrer la défection de plusieurs des nôtres. L'apostasie était à l'ordre du jour, tandis qu'aucun protestant ne songeait à se faire catholique. Mais aujourd'hui la scène a changé. Grâce à notre résidence, les sauvages catholiques, recevant une instruction religieuse plus soignée, deviennent plus éclairés, plus fermes dans la foi, et aussi, ils trouvent dans le missionnaire un protecteur qui les met sans cesse en garde contre l'invasion des loups dans la bergerie du bon Dieu. De leur côté, les protestants apprennent à respecter le prêtre, dont on leur avait dit tant de mal, et chez plusieurs les préjugés disparaissent peu à peu pour faire place à la vérité.

Comme je vous l'avais dit, je crois, j'ai laissé la voie ferrée à Nipigon, station du Pacifique Canadien, située sur les bords du lac Supérieur, pour m'embarquer dans le fameux canot d'écorce. Fort Hope est le premier poste que je visitai sur mon chemin. Mais comme le Frère Lapointe n'aura pas manqué de vous parler de cette première partie de mon voyage, ainsi que de cette nouvelle mission, je me contenterai de vous dire que nos néophytes font des progrès rapides dans la connaissance et dans la pratique de notre Sainte Religion. Le commis du fort, quoique protestant et neveu du ministre, me disait l'été dernier : « Je ne comprends pas comment il se fait qu'on ne remarque aucun progrès dans les mœurs des sauvages protestants ; ils sont tout aussi vicieux et corrompus que les païens eux-mêmes, bien que mon oncle les visite chaque été depuis un grand nombre d'années, tandis que chaque visite que le prêtre fait à ses ouailles produit une amélioration notable dans leurs mœurs. » Il est bon d'ajouter que ces sauvages catholiques étaient tous païens il y a trois ans. Depuis le jour de leur

conversion, leur ferveur ne s'est point refroidie ; ils reçoivent toujours avec avidité le pain de la parole de Dieu, et se rendent toujours avec empressement aux quatre exercices quotidiens de la mission. Il fait bon de les entendre prier et chanter des cantiques en l'honneur de Jésus et de sa divine Mère. Faute de chapelle, je les invitai à construire une cabane d'écorce où devaient avoir lieu les exercices de la mission. Hommes, femmes et enfants, tous se mirent de la partie, et en un clin d'œil une chapelle était dressée où le bon Jésus daigna descendre, comme il le fit autrefois dans la grotte de Bethléem. L'an prochain, nous aurons le bonheur d'inaugurer une petite chapelle que le dévoué Frère Lapointe vient de construire, et d'entendre le son harmonieux d'une de nos nouvelles cloches.

Après la mission, qui dura douze jours, je me suis mis de nouveau en route pour Severn, fort de la compagnie de la Baie d'Hudson, situé sur les bords de la mer, à 600 milles environ au nord d'Albany. Jamais de ma vie je n'avais vu un pays aussi pauvre que celui que je traversais. La rigueur du climat et l'humidité du sol ne permettent pas aux arbres d'atteindre une grosseur même moyenne. Je vis pour la première fois des sauvages habiter dans des cabanes de mousse, ne pouvant se procurer d'écorce de bouleau. Aussi loin que notre vue peut porter, nous ne voyons qu'un immense marais, où nous enfonçons dans la boue à mi-jambe, chargés du reste d'un fardeau d'une centaine de livres. Si vous ajoutez à cela une pluie battante, ou bien une chaleur suffocante, ainsi qu'une nuée de maringouins, qui nous assiègent, pendant que nos mains sont occupés à maintenir l'équilibre, il sera facile de comprendre que ce mode de voyager serait peu agréable, s'il devait toujours durer. Mais heureusement que ce chemin, comme du reste toutes les choses de ce monde, devait avoir un terme, et aussi nous finimes par en sortir sains et saufs, contents et joyeux.

Cependant, la Providence nous réservait une épreuve d'un autre genre. Des sauvages protestants, que nous rencontrâmes sur notre chemin, nous apprirent que tous les sauvages catholiques de Severn étaient allés à Albany. Le

courrier avait fait défaut et ces derniers n'avaient pas reçu à temps la nouvelle de ma visite. Que faire ? Retourner sur nos pas, c'est aller au-devant de la famine, car nos provisions seront bientôt épuisées. D'un autre côté, il nous reste encore 200 milles à faire pour atteindre le poste de Severn. Et comme il nous faudra revenir par le même chemin, en continuant notre route, nous entreprenons un voyage de 400 milles sans aucun but apparent. Mais je sais qu'à Severn il y a plusieurs familles qui ont apostasié, et qui seront peut-être heureuses de revenir à la vraie foi, lorsqu'elles verront le prêtre au milieu d'elles. L'évêque anglican doit les visiter bientôt, mais en étant expéditif, je suis certain de le devancer. Ces considérations faites, nous embarquons, et vogue la galère.

L'arrivée du prêtre à Severn cause chez les habitants du Fort une sensation peu accoutumée, car la Robe Noire n'était jamais parvenue jusque-là. Je fus reçu avec bonté, et je vis avec bonheur un bon nombre de protestants venir assister à la prière. J'y rencontrai une veuve catholique, qui mérite une mention toute spéciale. J'étais chez le Bourgeois, lorsqu'elle vint me donner la main. Un crucifix qu'elle portait sur sa poitrine me la fit reconnaître aussitôt pour une des nôtres, et elle ne tarda pas, même en présence des protestants, à m'exprimer, en termes touchants, la joie qu'elle éprouvait de revoir le prêtre. Lorsque je fus de retour à ma tente, elle vint me raconter son histoire.

« Il y a longtemps, (16 ans), me dit-elle, que je n'ai pas vu la Robe Noire. Lorsque mon mari vivait encore, nous allions la rencontrer à Albany, mais depuis que je suis seule, il m'est impossible d'entreprendre un si long voyage (environ 1,200 milles aller et retour) pour aller me confesser. J'avais perdu tout espoir de la revoir en ce monde, cependant je n'ai jamais consenti à renier ma foi. »

Je fus vivement édifié en l'entendant réciter ses prières. Avec qu'elle piété et quel repentir elle me fit l'aveu de ses fautes ! Je puis dire après notre Divin Maître : « Jamais je n'avais vu autant de foi en Israël. » Heureux témoin de si belles merveilles de la grâce, je fus amplement dédommagé des fatigues et des difficultés du voyage.

Mais il ne faut pas oublier que dans ce pays-ci le pain de l'épreuve est plus commun que le pain de blé. Le Bourgeois m'annonce, en effet, qu'il n'a pas de provisions à me vendre. « Si vous pouviez au moins nous vendre des filets, lui dis-je, nous tâcherions de tirer notre pain quotidien du fond des lacs et des rivières. » Il doutait fort qu'il pût acquiescer à ma demande. Je ne répliquai pas, mais je m'adressai à celui qui nourrit si bien les petits oiseaux de la forêt, espérant fermement qu'il daignerait prêter l'oreille à ma prière. En effet, lorsque je fus sur le point de partir, le Bourgeois m'offrit quelques livres de fleur, de la poudre et du plomb, que j'acceptai avec empressement. Je m'embarquai de nouveau, content et heureux d'avoir secouru la pauvre veuve dont je vous ai parlé plus haut, et d'avoir fait rentrer plusieurs apostats dans le bercail du bon Pasteur. En retournant à Albany par le chemin le plus direct, nous aurions eu une distance de 600 milles environ à parcourir. Mais ayant appris que plusieurs familles païennes vivaient retirées dans le fond des forêts, vers la source des rivières, je pris le parti d'aller, par un chemin plus long et plus difficile, les visiter dans leurs retranchements.

Après avoir remonté le cours des rivières Severn, Truite et Wenisk, je rencontraï, en effet, plusieurs païens. Je baptisai deux adultes. Je regrettai vivement de ne pouvoir aller à la recherche de trois familles, qui étaient allées à une longue distance pour prendre leurs quartiers d'hiver. On m'a dit qu'une de ces familles surtout était très intéressante à voir. Elle se compose de dix garçons, six filles, du père et « de trois mères. » Il paraît qu'ils sont tous disposés à embrasser la foi.

Pendant que j'étais à instruire ces païens, je demandai à un jeune : « Où est le Grand Esprit ? » Et aussitôt, sans hésiter un instant, de l'index il me désigna le soleil, ne pouvant sans doute concevoir rien de plus beau que cet astre lumineux.

J'ai été agréablement surpris de constater que plusieurs savaient lire et chanter des cantiques. Le fait est que l'an dernier un sauvage catholique a franchi une longue distan-



ce pour aller les instruire. Le plus grand obstacle à leur conversion est sans contredit la pluralité des femmes. Ils nous allèguent plusieurs raisons, qui ne manquent pas de fondement. Par exemple, que vont devenir les femmes et les enfants illégitimes, privés de l'appui du chef de la famille ? Tout en les obligeant à vivre séparément, nous réglons cette difficulté en enjoignant au père de donner à chacun de ses enfants une part des fruits de sa chasse. Mais leur conversion est surtout l'œuvre par excellence de la grâce. Il est vraiment étonnant de voir les effets merveilleux qu'elle produit dans ces âmes adonnées à l'idolâtrie, à la polygamie, au vol, en un mot à tous les vices de la nature dépravée. A moins qu'on en fût témoin, on aurait de la peine à croire qu'en peu de temps ils pussent croire en un seul Dieu, l'aimer, le prier et chanter ses louanges. Au lieu de faire consister leur suprême bonheur dans le boire et le manger, ils aspirent à la sublime destinée des vrais enfants de Dieu. Au lieu de mettre toute leur confiance dans des pratiques vaines et superstitieuses, ils invoquent dans leurs besoins Celui qui est la source intarissable de tous les biens. L'enfant n'est plus regardé comme un être exécrationnel, mais bien comme un don de Dieu. L'enfant à son tour remplace un traitement brutal envers ses parents par l'amour, le respect et la soumission, dont le bon Jésus nous a donné de si beaux exemples. Je ne sais si je me suis fait illusion, mais j'ai cru remarquer que la grâce se reflète même sur la figure et dans les yeux du nouveau baptisé. Oui, on ne saurait le nier, la conversion d'un infidèle est une des plus glorieuses victoires que le ciel remporte sur l'enfer. Aussi, le missionnaire s'estime heureux d'être appelé à participer à une œuvre si sublime. Tout alors le touche, l'émeut et le transporte. Les lacs, les forêts et les plaines qu'il traverse lui fournissent la consolante pensée d'être leur premier interprète auprès de leur Créateur et souverain maître. Oui, il se sent heureux, lorsqu'il peut se dire : « Je suis le premier chrétien, le premier prêtre qui foule de mes pieds cette terre infidèle. Ma prière est la première louange, qui, dans cette vaste forêt, monte vers le trône du Très Haut. L'écho est

ravi de répéter mon cantique en l'honneur de Jésus, ou de sa divine mère, habitué comme il l'est, à ne répéter que le chant des jongleurs, et le bruit de leurs tambours. Et ces pauvres enfants des bois, c'est de ma bouche qu'ils recueillent dans leur intelligence le premier germe de la vérité, et dans leur cœur la première étincelle de la charité divine. »

Je vous avoue que, pour ma part, ces pensées, ainsi que mille autres de ce genre, me ravissent, me transportent, adoucissent les peines, les épreuves inhérentes à ce pénible ministère. Mais je m'aperçois que je vous fais du sentiment. Je ferais mieux de réserver mon pain cuit (mon sermon) pour dimanche prochain et de continuer mon voyage.

Après avoir remonté et descendu le cours de plusieurs rivières, je suis venu aboutir à la mer, à 80 milles environ au nord d'Albany. Ici le voyageur doit compter avec la marée et les vents contraires. Or, pendant que l'« aiglon gonflait notre voile et faisait jouer notre canot d'écorce sur la crête des vagues écumantes, » nous aperçûmes un canot qui venait à notre poursuite. Heureux de profiter du vent favorable, fiers comme des princes, nous continuâmes notre voyage. Mais enfin lorsque nous vîmes les trois canotiers s'acharner à essayer de nous rejoindre, nous appeler à grands cris, et remuer ciel et mer pour nous arrêter, nous dûmes baisser la voile. Mais quelle ne fut pas ma surprise et ma joie, lorsque, un instant après, je serrais la main du R. P. Guinard ! Je sautai dans son canot, et j'allai passer la nuit à son campement. Le temps fut bien employé, car nous avions tant de choses à nous dire.

Le lendemain, il se rendit à Atawabaska pour y donner une mission, tandis que j'arrivais à notre « home sweet home, there is nothing like home. »

Une dizaine de jours après, le R. P. Guinard me revenait. Depuis notre retour, notre genre de vie a été celui de deux solitaires. A part la visite successive de l'évêque Newman, de Moose Factory, du ministre T. Vincent, d'Albany, du Bourgeois et de son commis, il n'y a rien qui puisse nuire à la régularité. Nous pouvons facilement observer tous les points de la règle, voire même la conférence théologique,

prescrite pour chaque semaine. Lehmkuhl que j'ai acheté, l'an dernier, à Montréal, en fait tous les frais. Il est bien entendu que tous les membres de la communauté sont obligés d'y assister et « non imparati » car l'absence d'un seul réduirait le nombre des conférenciers à sa plus simple expression.

L'hiver est arrivé de si bonne heure que la pêche d'automne a été complètement nulle. Aussi criait-on famine. Mais la bonne Providence ne tarda pas à nous envoyer des perdrix blanches. C'est un orphelin qui les tue pour nous, le P. Guinard les fait frire, et moi... je les... mange. Mais je me hâte de vous dire que bientôt nous changerons de rôle. Au premier de l'an, selon un usage antique et solennel, le P. Guinard me passera la queue de la poêle, avec juridiction sur tous les marmitons et les chaudrons. Simple est notre train de vie, qui n'en est pas un du tout, car je vous certifie que le silence est scrupuleusement gardé, même pendant les repas, où nous lisons le cours d'Histoire Ecclésiastique par l'abbé Blanc.

Allons, il est bien temps que je me taise, si je ne veux pas vous forcer à m'imposer silence. Il est vrai qu'à la distance où vous êtes d'Albany, je puis facilement faire semblant de ne pas vous entendre. Mais je ne veux pas abuser plus longtemps de votre patience.

Encore un mot à l'adresse de vos Dames de la Société de Couture, et je termine. Je tiens à leur dire que leur patronage sera toujours accueilli avec la plus profonde reconnaissance. Veuillez les remercier de nouveau en mon nom pour ce qu'elles ont déjà fait en faveur de nos veuves et de nos orphelins, et les encourager à continuer dans une si belle voie. Daignez aussi présenter mes saluts les plus affectueux à tous les membres de votre communauté, et agréer pour vous-même l'expression réitérée de ma profonde et sincère reconnaissance, et croyez-moi votre dévoué petit frère en J. M. et J.

F. X. FAFARD, O. M. I.

# Patati-Patata <sup>(1)</sup>

(Suite)

---

C'est par inadvertance que la suite de cette nouvelle n'a pas été publiée dans les numéros précédents.

---

## VIII

« JE TE TUERAI ». — GUGUSSE. — CITOYENS. — MÔSSIEU PATATI-PATATA ET CUGUSSE. — LA CAVERNE. — AIMABLE PROJET — LES FEMMES LIBRES. — RÉFLEXIONS D'UN FUMEUR.

- Je te tuerai, moi, sais-tu ?
- Tu me tueras ?
- Oui.
- Toi ?
- Moi.
- Et pourquoi veux-tu me tuer, petit ?
- Ne m'appelle pas petit, j'ai vingt ans.
- C'est énorme.
- C'est assez.
- Que me reproches-tu, voyons ?
- Ce que tu fais.
- Qu'est-ce que je fais ?
- Tu nous embêtes.
- Mon plan...
- Nous y voilà ! c'est ça, justement.
- Quoi ça ?

---

(1) Voir No. 53, p. 771, juin 1894, et No. 54, p. 868, octobre 1894.

— Ton maudit plan nous empêche de marcher. Il y en a qui ont des maisons.

— Et puis ?

— Des jardins.

— Alors ?

— Des bestiaux.

— Pourquoi pas ?

— C'est ça ta république ?

— La tienne aussi, celle de tout le monde.

— J'ai pas le sou.

— Travaille.

— Plait-il ?

— Je dis « travaille ».

— Moi je dis : *Partageons*.

— Je n'ai rien, moi.

— Fais observer le règlement.

— Lequel ?

— Tous égaux.

— Nous le serions si tous voulaient travailler.

— Encore ce mot ? tu m'insultes, vieux !

— Non, je t'instruis.

— Patati-patata ! je suis Français, moi...

— Moi aussi.

— De Nouméa, à deux pas de Paris.

— Français de France.

— Justement : barrière d'Enfer.

Chaque jour c'était à recommencer. Le pauvre M<sup>o</sup>ssieu Patati-patata y perdait son latin. Tous ses raisonnements étaient de la bouillie pour les chats. Jusque-là on s'était contenté de lui faire la nique ; à présent on voulait le tuer ! Gugusse, le nouveau venu, le lui disait crûment. Cet adolescent était dans l'île depuis deux mois. Un trois-mats, en passant, l'avait jeté à la côte. Paristen dégoûté de Paris, il avait entendu parler du pays de Cocagne et, dans son innocence, il avait quitté les boulevards pour aller faire bombance au bout du monde. Mais, peu à peu, depuis sept ans, les choses s'étaient gâtées. Les colons qui n'étaient que bêtes s'étaient pliés à travailler pour ceux qui n'étaient

que méchants ; les juifs, sans rien faire, mangeaient tranquillement les revenus des athées ; il y avait des repus et des bien portants, des gens gais et des gens tristes : les distinctions sociales se formaient, la constitution s'en allait en miettes ; seul, l'article premier tenait bon : riches et pauvres disaient toujours : Pas de Dieu ! Gugusse, quoique fort jeune, était pratique comme un boucher : l'absence du bon Dieu lui allait, mais le manque de pain le mettait en colère. Voilà pourquoi le plan du vieux rêveur lui déplaisait tant : il voulait partager, et le plan disait : « Travail. » S'il fallait en venir là, il abattrait l'homme au plan ; « Je te tueraï ! » Et, de fait, pourquoi pas ? les tigres le font bien !

Le manque de religion se faisait sentir de plus en plus. Les pauvres regrettaient d'être nés pour traîner la savate et mourir comme des chiens sans joie et sans espoir. Ceux qui avaient quelque chose tremblaient à la pensée de tout perdre par une colique ou un détraquement quelconque de leur machine à digérer. Aux uns comme aux autres, l'Humanité paraissait manquer de grandeur, les premiers trouvant la vie trop longue, les seconds beaucoup trop courte. Chaque fois qu'un navire touchait à l'île, ceux qui avaient des marchandises à bord étaient forcés de se battre contre ceux qui n'avaient rien du tout. Dans tous les cas, quiconque parvenait à décrocher la timbale était accusé de violer les principes ; il se rattrapait en accusant du même crime ceux qui avaient plus que lui. Au temps de la récolte, ceux qui n'avaient pas semé devenaient tout à coup d'une activité étonnante ; après les avoir taxés de paresse, les propriétaires les trouvaient infiniment trop actifs : inconstance de l'humanité !

Malgré ses travers philosophiques, M<sup>o</sup>ssieu Patati-patata avait ses amis, comme Gugusse avait les siens. Ces derniers, naturellement, étaient les plus nombreux, car Gugusse était méchant, tandis que le Père de l'Indépendance n'était, en somme, que toqué. Les amis de ce dernier étaient surtout des avocats toujours prêts à prouver le contraire de n'importe quoi, des journalistes malheureux, des poètes incompris, des carabins remerciés, des bacheliers *blackboulés*, des hom-

mes illustres dans tous les genres, que l'illustration avait rasés sans les toucher. Tout ce monde bourdonnait, pérorait, jabotait, braillait en même temps, et le plan Patati-patata les ravissait d'autant plus que chacun des orateurs en avait un meilleur dans sa poche. Au fond, ces hommes n'étaient pas féroces ; ils n'auraient tué personne : ils préparaient seulement les autres à s'entre-tuer pour sauver l'humanité.

Gugusse et ses amis n'avaient pas de plan écrit, mais ils avaient une idée — une idée rouge. Gugusse était franc-maçon (loge de la Parfaite Candeur), internationaliste, communiste, socialiste, anarchiste, nihiliste, et dynamitard. Il connaissait à fond la fabrication de la poudre, des fulminates d'argent et de mercure, de la nitro-glycérine ou dynamite, qu'il appelait la poudre d'or de l'avenir. Il ne lui manquait plus qu'un terrain à exploiter, c'est-à-dire à faire sauter. Il le trouva chez un barbier, pendant que l'artiste faisait semblant de le raser. Quelqu'un parla de l'île de l'Indépendance, de la liberté qui s'y était réfugiée, de l'aimable société qui faisait de cette terre féconde un phalanstère élyséen, de l'égalité absolue, de la fraternité idéale, du bonheur général et sans mélange de ces êtres privilégiés. Gugusse fut ému. Son éducation lui pesait, il ne savait qu'en faire, les gendarmes lui donnaient la chair de poule, les agents de police blessaient l'esthétique de ses idées, il trouvait les hommes trop sérieux et le vin pur trop cher. Va donc pour l'Océanie ! Il s'embarqua comme aide-cuisinier. Sa conduite à bord fut si esthétique, que, comme nous l'avons dit, le capitaine le débarqua à l'île Basse de l'Indépendance. Gugusse lui fit un pied de nez : son rêve était accompli : il avait, sans bourse délier, mangé à sa faim, failli empoisonner l'équipage et conquis la liberté.

A première vue, Mōssieu Patati-patata déplut au gamin. Le philanthrope parlait du Devoir. — « Bas les pattes, vieux, cria Gugusse ; on est pas venu si loin pour se faire julesimonner ». — « Et la Morale ? » disait l'homme au plan. — « La morale de qui ? de quoi ? pour qui ? pour quoi ? connais pas ! » répondait le blanc-bec.

En bonne logique, le blanc-bec avait raison.

En quittant Môssieu Patati-patata, Gugusse se rendit sur le bord de la mer, et, suivant le rivage pendant près d'une heure, il arriva à l'entrée d'une gorge formée par d'immenses blocs de roches noircies par le temps, d'un aspect absolument sinistre. Au fond d'un vaste cul-de-sac terminé par un épais fourré de lianes sauvages, était couché un grand chien danois qui se leva à la vue de son maître et se mit à bondir de joie en tournant autour de lui. Celui-ci, après l'avoir caressé de la main, écarta les lianes et se glissa dans une étroite ouverture qu'elles cachaient entièrement dès qu'on les abandonnait à elles-mêmes. Le chien reprit son poste d'un air maussade et se remit à sommeiller, la tête allongée sur ses pattes de devant. Quand Gugusse eut fait quelques pas dans le ravin, il siffla en mettant deux doigts sous sa langue ; un sifflement semblable répondit et il continua son chemin jusqu'à une fissure dans laquelle il s'engagea et qui le conduisit dans une immense caverne où l'air ne pénétrait que par un soupirail ou espèce de puits s'élevant à plus de cent mètres à travers la montagne. Une dizaine d'hommes à figure repoussante étaient assis autour d'une table couverte de bouteilles de toute forme et de toute couleur.

— Eh bien ? fit-on de tout côté en voyant entrer le jeune homme.

— Toujours la même chanson, répondit-il en se versant à boire, nous sommes volés par ces bons messieurs qui devaient nous donner la vraie république, avec accompagnement de liberté, d'égalité, de fraternité et d'un tas de guitares toutes plus jolies les unes que les autres.

— T'as-vu le vieux ?

C'est un cancre. Ça vous a des idées que ça fait pitié : le travail, la morale, l'éducation, les principes, l'entente cordiale, la tolérance, la sympathie, l'humanité...

— Pourquoi pas le bon Dieu !

— A cause des juifs qui le font manger et qui n'en veulent pas.



— C'est dommage ! il manque une cathédrale et des curés.

— Dites-donc, vous autres, est-ce que nous allons nous laisser plumer comme des pigeons pattus ?

— Ah mais, non !

— Il y a des propriétaires.

— A la rue !

— Des commerçants qui font fortune.

— Tapons dessus.

— Des juifs qui mènent tout.

— A la mer !

— Y a mieux que ça.

— Voyons ?

— Faisons tout sauter.

— Tout ?

— Tout.

— Nous aussi ?

— Nous aussi.

— C'est une idée !

— Riche !

— Crâne !

— Radicale.

— Ça va-t-il ?

— Ça va.

— T'as de la poudre ?

— J'ai mieux que ça.

— Du pétrole ?

— De la dynamite.

— Assez ?

— Non, j'en ferai.

— Toi, Gugusse ?

— Oui, moi, j'ai fait mes classes.

— T'es un malin.

— Un peu !

‡ Tous ces hommes étaient des bandits, bandits non parvenus jaloux des bandits parvenus. Ils trouvaient fort naturel de traiter leurs frères comme leurs frères les traitaient eux-mêmes : cela se fait chaque jour entre fauves inégale

ment rassasiés. Si les riches avaient cru en Dieu, ils auraient aidé les pauvres même n'y croyant pas ; et si ceux-ci eussent eu la foi, ils eussent pardonné aux riches même athées. Mais les uns et les autres s'étant déclarés matérialistes, ce n'était plus entre eux qu'une question de ventre, de griffes et de crocs. Le chien qui aime son maître respecte aussi ses amis ; le chien maron mord tout le monde, et ces chiens-là se mordent entre eux : le plus fort mord, l'autre est mordu. Personne ne peut empêcher cela, sauf Dieu pour les hommes, le maître pour les chiens.

Ces hommes ne pouvant donc parvenir à *posséder* parce qu'ils ne voulaient à aucun prix *travailler*, résolurent de tout *détruire* ; le socialisme raté les avait conduit au nihilisme ; dès que l'Esprit-Saint ne féconde plus les eaux de l'abîme, le monde retourne au chaos d'où Dieu l'avait tiré. Jusque-là ils avaient tant bien que mal vécu de rapine au détriment des citoyens plus actifs ou plus heureux ; mais ce métier devenait chaque jour plus difficile à mesure que les riches devenaient plus exigeants et les affamés plus nombreux. Depuis l'arrivée de Gugusse les plus vicieux s'étaient groupés autour de lui, et tandis que les soi-disant humanitaires écoutaient encore les fades dissertations de Patati-patata, l'immense majorité se laissait entraîner par les paroles acerbes du jeune Parisien. Ses brocards faisaient fortune et ses *mots* étaient répétés avec enthousiasme. Il se moquait des songe-creux qui prétendaient parler au cœur après avoir nié l'âme, établir la morale sur les ruines de la vertu, faire aimer l'humanité en faisant de l'homme un vieux singe.

Les femmes, sans exception, prenaient parti pour Gugusse. Ceux qui les avaient introduites dans l'île les avaient si bien choisis que la plupart tenaient celles de leur maison enfermées à la mode orientale. Ils pratiquaient d'instinct le précepte proposé par le comte de Maistre aux imbéciles de tous les pays : *Avant d'effacer l'Évangile, il faut enfermer les femmes*. Ceux qui n'avaient pas pris cette précaution hésitaient entre l'assassinat et le suicide. L'homme athée n'est souvent qu'idiot ; la femme sans Dieu est toujours méchante et cruelle.

Pendant que Gugusse et ses intimes complotaient de faire sauter le pays, M<sup>o</sup>ssieu Patati-patata, sa pipe Gambier à la bouche, s'administrâit entre les dents des apostrophes fraternelles :

« Imbécile, va ! travaille pour l'humanité.... As-tu entendu ce marmot ?.... *Je te tuerai, moi !* Voilà ce qu'ils savent dire !.... Et mon plan de réforme sociale ? J'ai commencé avec des gredins, je finis avec des bandits.... J'avais pourtant retranché Dieu, et ils ne sont pas contents, les ingrats ! Que vas-tu faire à présent, mon vieux ? Ceux qui ont deux sous m'appellent révolutionnaire ; les autres, les gueux, se moquent de mes discours... allons, décidément, ma machine se détraque... C'est à regretter Nouméa... et la France. »

Sa pipe s'éteignit. Il pleurait.

## IX

LA FRANCE A L'ÎLE DE LA CROIX. — EN FAMILLE. — RÉCIT DU MISSIONNAIRE. — NOUVEAUX ADIEUX. — AU LAZARET.

L'île de la Croix était en fête. Les villes et villages de la côte avaient couvert le rivage de drapeaux et de guirlandes de fleurs ; les habitants de l'intérieur étaient venus en grand nombre à la capitale, où le Président de la République avait fait dresser d'immenses tentes pour les recevoir. La vigie, du haut de la haute tour qui servait de phare pendant la nuit, venait de signaler le vaisseau français que l'on attendait depuis deux mois. Aussitôt le canon s'était mis à gronder, M. Bosquet et sa famille étaient venus prendre place sur l'estrade d'honneur élevée à l'endroit d'où l'on pouvait voir le plus loin en mer. Le bon et vénérable M. Delmire, sa fille Henriette, Georges et Hélène entourent Henri et son vieux père, l'ex-président, que son grand âge n'empêche pas d'être gai comme un pinson au milieu de la joie naïve de ce bon peuple qui lui doit la foi et le bonheur qu'elle seule peut donner. Tout le long du rivage la foule en habits de fête va et vient, chante, applaudit, les yeux tournés vers la haute mer.

Tout à coup un cri unique retentit : Le voilà ! La cime des mâts vient d'apparaître sur le fond bleu du ciel... on distingue une oriflamme aux couleurs de la France. A cette vue, M. Delmire se jette dans les bras de sa fille pleurant comme un enfant qui revoit sa mère. Le vieux marin a reconnu la patrie dans ce lambeau d'étamine qui flotte au vent comme autrefois la flamme du *Foudroyant*. Deux de ses fils sont sur ce navire, mais ses premières larmes de joie sont pour la patrie. Puis le grand vaisseau se dessine ; comme un alcyon gigantesque, il semble raser les flots, apportant sur ses blanches ailes le souvenir et l'espérance... Un éclair, un tonnerre, auquel se mêle le tonnerre de la batterie de l'île... les voiles disparaissent subitement... par un mouvement gracieux, le navire longe le rivage et vient se placer en face de l'estrade présidentielle. Le commandant, sur la dunette, saisit son porte-voix. La foule se tait comme dans une église... on entend un mot, un mot vibrant comme le clairon sur le champ de bataille, mais c'est un mot d'amour que ni clairon ni porte-voix n'ont coutume de lancer :

« Papa ! »

Un prêtre est auprès du commandant ; ses bras se tendent vers la terre, et, sans l'entendre, chacun comprend que son cœur aussi crie : Papa !

« Gaston ! Ernest ! mon fils ! mon frère ! C'est le missionnaire ! Vive la France ! Alléluia ! Mille exclamations éclatent en même temps, on rit, on pleure, on chante, on se presse autour de l'estrade pour jouir du bonheur de cette famille bénie... Pendant ce temps le grand canot du bord a accosté, et le commandant Gaston accourt vers son père, suivi de son frère Ernest et de trois autres missionnaires. On s'embrasse au milieu de la foule ivre de joie, les chants éclatent de toutes parts, puis, sur un signe du Président, on se dirige vers l'église principale où l'on chante, le *Te Deum* de la reconnaissance.

---

Depuis que M. Delmire avait quitté la France pour suivre sa fille Henriette à l'île de l'Indépendance, son fils Ernest, religieux mariste, avait toujours rêvé d'aller en Océanie

comme missionnaire. Sachant par ses confrères de Nouméa combien son pauvre frère Albert était malheureux, il espérait que sa présence adoucirait ses souffrances morales et que son cœur se laisserait peut-être toucher par les souvenirs de leur jeunesse si heureuse et le regret d'avoir causé la mort de sa mère si douce et si aimante. Mais les Supérieurs craignaient que son ministère ne fût entravé par sa parenté avec un forçat, et pendant dix ans ce fut la réponse que l'on donna à toutes ses instances. Quand plus tard on apprit qu'Albert s'était évadé, le P. Delmire renouvela sa demande d'aller en Mission, mais il ne s'agissait plus alors de la Nouvelle-Calédonie, quoiqu'il fût toujours question de l'Océanie. La famille Bosquet avait, depuis longtemps, demandé et obtenu des missionnaires maristes pour l'île de la Croix. Quand Henri eut succédé à son Père comme Président de la République, sa femme lui suggéra de prier le Supérieur Général de la Société des Maristes d'envoyer le P. Delmire à l'île de la Croix. Le Supérieur y aurait peut-être consenti, mais alors Ernest lui-même, craignant de céder à un sentiment trop naturel, déclara qu'il n'avait plus de raison de demander à partir et qu'il ne le ferait que si ses Supérieurs le lui ordonnaient au nom de l'obéissance. Il demeura donc en France. Mais après sept années, pendant lesquelles il fut chargé de divers ministères, le Président Henri écrivit de nouveau, proposant au R. P. Supérieur d'envoyer deux ou trois missionnaires pour évangéliser l'île de l'Indépendance, dont les habitants étaient devenus d'une cruauté digne des sauvages indigènes des autres îles de l'Océanie. Il ajoutait que l'entreprise offrait de grands dangers et il proposait que les missionnaires destinés à cette œuvre vissent d'abord s'établir à l'île de la Croix, d'où ils pourraient aller faire des reconnaissances à l'île voisine avant de s'y installer d'une manière définitive. Après avoir lu cette lettre, le R. P. Supérieur manda le P. Delmire et lui dit en souriant : « A présent, je vous *ordonne* d'aller voir votre père et votre sœur. » Puis il lui expliqua qu'il s'agissait de fonder une nouvelle Mission parmi les sauvages blancs, bien plus dangereux que les sauvages noirs. Le bon

Père fut transporté de joie en recevant cet ordre et il se hâta d'annoncer la bonne nouvelle à son frère Gaston qui venait d'être nommé capitaine de vaisseau. Or, par une admirable disposition de la Providence, Gaston recevait, en même temps que la lettre de son frère, l'ordre de se rendre aux îles Marquises en touchant à l'île de la Croix dont le gouvernement avait entendu parler sans qu'un navire de l'État s'y fût jamais arrêté. Quinze jours après, les deux frères, ainsi que trois jeunes missionnaires, quittaient le port de Brest, en route pour l'Océanie. Nous avons vu comment ils arrivèrent à l'île de la Croix et avec quelle joie ils y furent reçus.

Quand la famille Delmire et celle du Président eurent pris ensemble le repas du soir, Henriette posa enfin à ses frères la question qui était sur toutes les lèvres :

— Avez-vous des nouvelles de notre pauvre Albert ?

— Hélas ! répondit Ernest, ni Gaston ni moi n'avons pu parvenir à savoir ce qu'il est devenu. L'opinion générale est que le navire américain sur lequel on pense qu'il est parti de Nouméa a dû faire naufrage, car on n'en a jamais eu de nouvelles depuis son départ. J'ai écrit aux armateurs ; ils sont convaincus qu'il ne reste aucun espoir. Gaston aussi a fait des recherches, mais il n'a pas été plus heureux que moi. Il ne nous reste donc, hélas ! qu'à prier pour cette âme si chère : puisse le bon Dieu lui faire miséricorde !

— Et l'enfant ? demanda M. Delmire.

— Je ne sais rien de plus que ce que je vous ai écrit à l'époque de sa disparition, répondit Ernest. Après le départ d'Albert pour la Nouvelle-Calédonie, sa femme retourna en Belgique avec le pauvre petit. J'étais sans inquiétude, car je la savais bonne et pieuse, et je me contentais de lui écrire de temps en temps et de lui envoyer quelque secours. Malheureusement elle mourut lorsque son fils n'avait encore que huit ans. J'étais alors à Lyon. Quelques parents éloignés de la pauvre femme, sachant que l'enfant avait un oncle prêtre, crurent bien faire de me l'envoyer, sans même me prévenir. Je le mis dans un excellent pensionnat, mais les instincts de son père ne tardèrent pas de s'éveiller chez

lui ; au bout de deux ans, il prit la fuite, fit de mauvaises connaissances et finit par être arrêté avec une bande de voleurs et enfermé dans une maison de correction. Il y resta quelques années, puis il disparut et il m'a été impossible de retrouver ses traces.

Ce récit avait réveillé la douleur du bon vieillard. Il se leva sans rien dire, embrassa ses enfants et ses petits-enfants et se retira en sanglotant. Tout le monde comprenait sa douleur et la partageait, car Albert et son fils, quoiqu'on n'en parlât que rarement, étaient toujours dans la pensée de tous. Ces âmes si chrétiennes priaient chaque jour pour les deux pauvres pécheurs dont le sort éternel était si incertain, et chaque soir, quand, à la prière en commun, on arrivait à ces mots : *Ayez aussi pitié des âmes des fidèles qui sont dans le purgatoire*, tous regardaient le crucifix en pensant à Albert et à son malheureux fils.

Au bout de dix jours, nouveaux adieux : Gaston dut reprendre la mer pour se rendre aux îles Marquises ; son père n'espérait plus le revoir et, quand le navire s'éloigna de l'île de la Croix, le vieillard lui cria, comme s'il eût commandé une manœuvre importante : « Gaston, au ciel ! » Son fils répondit en faisant hisser le pavillon « V, » une croix rouge sur fond blanc : le marin chrétien était digne de son père.

Le P. Ernest Delmire et ses confrères se préparèrent aussitôt à commencer leur terrible ministère. Chaque jour ils allaient au lazaret pour s'informer auprès de ceux qui s'y trouvaient en quarantaine de l'état des esprits, de la conformation de l'île et de tout ce qui pouvait être utile à leur entreprise d'évangélisation dans l'île de l'Indépendance.

Ce qu'ils apprirent n'était guère encourageant.

— Ah ! Monsieur le curé, disait un ancien communard, ce pays-là, voyez-vous, n'est pas fait pour des hommes comme vous. Si vous voulez parler du bon Dieu, du catéchisme et de toutes ces machines-là, vous serez reçu comme un chien dans un jeu de quilles, et tous vos discours seront comme un cautère sur une jambe de bois.

— Mais vous, mon ami, vous êtes bien en train de vous convertir. Comment l'idée vous est-elle venue de quitter vos compagnons ?

— Faut vous dire que j'avais fait les cents en France et que j'avais peur d'être pincé. J'avais volé un tas de choses, mais je n'avais jamais tué personne. Un de mes amis me parla de ce pays où il n'y avait ni bon Dieu, ni gendarmes. Le bon Dieu ne m'avait jamais rien fait ; au contraire, que c'était un curé qui donnait à manger à ma vieille mère pendant que j'écoutais les bavards qui me tournaient la tête en me disant un tas de bêtises. Mais les gendarmes j'avais une dent contre eux, et ils me le rendaient bien, allez ! à chaque instant ils venaient voir si j'étais à la maison. Et puis dans les rues, dans les tavernes et partout, il me semblait toujours que tout le monde s'occupait de moi... C'était tannant numéro un. Alors je levai le pied, je vins à cette île du diable, et au lieu des gendarmes, qui, après tout, étaient convenables et faisaient leur métier honnêtement, je trouvai un peuple de scélérats qui tuaient les gens pour un paquet de ficelle. Je fis des observations ; on me flanqua des coups. Enfin, un jour, j'appris qu'il y avait ici des gens bien élevés, et je quittai cette boutique pour me réfugier dans ce pays, que la France devrait faire comme lui et qu'elle ne s'en porterait pas plus mal, au contraire. Ainsi, si vous voulez me croire, restez ici et laissez ces sauvages se manger les uns les autres, sans vous fourrer dans ce guêpier.

— Mais c'est précisément parce que ce sont des sauvages que nous voulons essayer de les convertir.

— Convertir ces gens-là ? je vous dis qu'ils vous chasseront...

— Au commencement nous pourrions nous cacher...

— Et s'ils vous pincent, ils vous tueront, c'est moi qui vous le dis.

— Alors nous serons martyrs.

— Plait-il ?

— Nous irons au ciel.

— Je pense bien que vous irez au ciel... mais on peut y aller sans passer par l'enfer, pas vrai ? Vous n'avez pas de parents ici ?

— J'y ai mon père, ma sœur...



— Votre sœur ?

— La femme de M. le Président.

— Hein ?

Le bonhomme tira sa casquette et se mit à regarder le missionnaire d'un air ébahi. Il ne comprenait plus.

Le bon P. Delmire lui parla alors du zèle pour le salut des âmes, du bonheur de ceux qui meurent au service du bon Dieu, de la vanité de tout ce qui ne tend pas à nous faire gagner le ciel... Quand il eut fini, le pauvre converti demanda à se confesser, et en se relevant il embrassa le prêtre en murmurant : A présent j'y suis ; oui, oui, je comprends, allez-y, mon père !

## X

LA MORALE DU PHILANTHROPE FAIT LONG FEU. — GACHIS. — LE CIEL DE PATATI-PATATA. — GUGUSSE PHILOSOPHE. — CHIMIE. — LES ARIÉRÉS. — ACCALMIE. — LES MISSIONNAIRES ABORDENT. — LES PETITS.

Décidément la fameuse Morale du pauvre philanthrope ne parvenait pas à remplacer celle qui s'appuie sur autre chose que la glorieuse Humanité. Au commencement, quand personne n'avait encore rien et que tout le monde se promettait d'avoir quelque chose, cette espèce d'égalité négative pouvait faire illusion aux logiciens de l'Indépendance ; ils disaient d'un air convaincu : Voyez donc comme les frères s'entendent ! Mais bientôt quelques-uns firent venir des grains et les semèrent ; d'autres s'emparèrent des meilleurs arbres et en vendirent les fruits ; les maçons, les charpentiers, les serruriers, les tailleurs, tous ceux qui connaissaient un métier quelconque tâchèrent d'en tirer parti, tout en protestant qu'ils n'étaient pas venus pour cela. Alors le gâchis commença. Non seulement ceux qui ne faisaient rien demandaient à partager avec ceux qui travaillaient, mais même les ouvriers étaient jaloux les uns des autres. Les gâcheurs de mortier insultaient les maîtres maçons : les portefaix sifflaient le patron qui les payait ; les femmes

demandaient le salaire des hommes ; tous, en un mot, demandaient l'égalité, mais seulement avec ceux qui étaient au-dessus d'eux. Alors les avocats entrèrent en scène. Dénonciations, sommations, citations, consultations, instructions, réquisitoires ; puis condamnations, amendes, confiscations, protestations, et comme bouquet, coups de trique d'abord, et bientôt coups de couteau. Les juifs avançaient de l'argent aux plaideurs, qui, naturellement, haïssaient les juifs, lesquels haïssaient tout le monde et se vengeaient en vendant un franc le moindre petit sou de leur répertoire financier. Les amis de l'Humanité couraient de l'un à l'autre et vivaient aux dépens de tous, sous prétexte de mettre la paix. Plusieurs de ces aimables philosophes proposèrent d'encourager la vertu en donnant aux bons des médailles de fer-blanc, et de décourager le vice en mettant le bonnet d'âne à ceux qui feraient des sottises ; il fut aussi question d'un tableau d'honneur et d'un pilori, mais tous ces projets rataient l'un après l'autre, car, outre que tous se croyaient meilleurs que leurs frères, personne n'était assez fort pour faire accepter un règlement quelconque. En fait de droit, il ne pouvait y avoir que celui du plus fort ; la morale n'était plus qu'une question de savon et de serviette ; la bienfaisance consistait à donner quelque chose à ceux qui parlaient de tout prendre ; la véracité, la justice, la pudeur, la politesse, la tempérance étaient traitées de sornettes, de balivernes, de niaiseries et de « vieilles guitares. » Par contre, les sept péchés capitaux poussaient comme les champignons dans un terrain pourri. L'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse se sentaient dans leur élément au milieu de ces âmes flétries par le plus complet scepticisme.

Patati-patata avait beau pleurnicher, le plus coupable, en somme, c'était lui. Les autres ne faisaient qu'appliquer les principes qu'il avait lui-même posés. Quand on lâche un chien enragé, le coupable n'est pas le chien : c'est celui qui l'a démuselé. Le philanthrope courait donc après ses bêtes en leur sifflant des tendresses ; il proposait des manuels civiques et promettait à ceux qui seraient sages, l'éternel souvenir de l'histoire.

C'était beau de vivre dans l'histoire, mais les nourrissons de Môssieu Patati-patata ne tenaient qu'à l'histoire contemporaine. Manger dans dix mille ans ne vaut pas un verre de vin sur le comptoir.

Gugusse était infiniment plus pratique. Entouré de ses amis comme gardes du corps, il allait trouver les citoyens qui avaient du pain sur la planche, et tranquillement, il prenait le pain et leur laissait la planche. Son sang-froid démontrait ceux qu'il dépouillait ainsi ; mais la mine de ses amis en disait encore plus que ces petits discours spirituels et incisifs. Quelques individus plus loquaces que logiques, essayaient de discuter : ils étaient toujours battus à plate couture par ce gamin malicieux comme un singe qui aurait fait ses classes. Il s'amusait à turlupiner les parvenus qui osaient parler de principes uniquement pour sauver leurs chers petits picaillons. Son raisonnement était serré :

« Vois-tu, mon bonhomme, du moment qu'il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas d'enfer, c'est limpide ; donc il faut s'amuser sur la terre, et puis, bonsoir ! Or, le bonheur c'est de manger et de boire à indiscretion : donc il faut du quibus..... t'en as, j'en ai pas, nous partageons, voilà la philosophie des gens comme nous. C'est ça les principes, c'est ça la morale, c'est ça la vraie philanthropie. Si celui qui mange dit blanc, et si celui qui a faim dit noir, ce n'est plus juste du tout, ça ; sans quoi ce qui est vrai avant la soupe ne le serait plus après : voilà l'immoralité, la vraie, la seule. »

Malgré son aplomb et son esprit, Gugusse et sa bande avaient fini par se fatiguer de n'être en somme que des mandiants armés. Devant le mauvais vouloir de leurs frères engraisés, leur fierté de tigres toujours à jeun s'était révoltée, et pour ne pas mourir seuls, ils avaient résolu de tuer tout le monde. Gugusse, qui eût rougi de travailler pour gagner son pain, s'était mis à l'œuvre dès qu'il s'était agi de détruire ; la caverne était pleine de dames jeunes, d'acide nitrique, d'acide sulfurique et de glycérine, d'alambics, de cornues, de matras et autres ustensiles propres aux opérations de la chimie. Les autres confédérés n'étaient pas moins actifs que leur chef : les uns préparaient des cylindres pour

la dynamite, d'autres faisaient des mèches, le plus grand nombre creusaient le sol sur divers points de manière à se rencontrer vers le centre où se trouverait la mine principale. Les opérations se faisaient dans le plus grand secret ; on travaillait surtout pendant la nuit, car pendant le jour il fallait se montrer, pour vivre d'abord, et surtout pour ne pas exciter les soupçons des frères et amis, d'autant plus portés à la défiance que tous se sentaient capables de faire un mauvais coup. Certes, les repus n'eussent pas hésité à se débarrasser des indigents, et ceux-ci étaient tout disposés à se défaire de leurs maîtres, patrons ou bienfaiteurs.

Pendant que les anarchistes avancés creusaient le sol pour le grand œuvre de leur rêve, les révolutionnaires de la vieille école avaient aussi leur petit plan de régénération sociale. Une société secrète s'était formée à cet effet. Il s'agissait tout bonnement de faire rôtir les propriétaires de n'importe quoi en incendiant leurs maisons ou leurs moissons. Chaque membre s'engageait à badigeonner de pétrole les murs condamnés, qu'on lui désignerait au moment voulu, et à y mettre le feu à l'heure fixée par les chefs. Pendant la bagarre, on s'emparerait de tout, et le tour serait joué : on aurait enfin la vraie république, celle de l'égalité et par conséquent de la vraie liberté et de l'immuable fraternité.

Ces projets de l'humanité affranchie promettaient à l'île de l'Indépendance des jours sans nuages, sinon sans fumée. L'activité des scélérats préparant le supplice des coquins donna au pays une époque de calme : à quoi bon insulter ceux que l'on va rôtir ou lancer dans l'espace ? M<sup>o</sup>ssieu Patati-patata se dit : Allons, à la fin on m'écoute, et il allongea ses tartines. Les juifs aussi furent charmés ; profitant de la trêve des assassins, ils bâtirent bien vite une humble synagogue. Les chrétiens les laissèrent faire : c'étaient des juifs allemands. Gugusse non plus ne dit rien, mais il riait derrière son mouchoir.

Ce fut pendant ces jours de calme relatif que le P. Delmire et un de ses confrères abordèrent pour la première fois à l'île de l'Indépendance. Embarqués sur un petit bateau, ils

arrivèrent de nuit près du rivage et le côtoyèrent longtemps, cherchant un point inhabité où il fut possible de se cacher en cas de danger. Ils finirent par toucher terre près des grands rochers au milieu desquels se trouvait l'entrée de la caverne dont nous avons parlé. Ils laissèrent leur embarcation dans une petite crique à fond de sable et pénétrèrent dans la gorge pour s'y reposer en attendant le jour. Ils étaient là en sûreté, car depuis que les anarchistes avaient commencé les galeries qui devaient servir de mines, personne ne pénétrait dans la caverne du côté de la mer, de peur d'attirer l'attention sur le laboratoire de Gugusse.

Au point du jour, le jeune missionnaire qui accompagnait le P. Delmire, alla faire une reconnaissance du côté de la ville. Comme il portait des habits laïques, il put visiter les principaux quartiers et adresser la parole à plusieurs personnes sans éveiller le moindre soupçon. Le lendemain, le P. Delmire alla à son tour à la découverte et revint rejoindre son confrère après une longue course à travers les rues de la ville. Convaincus que la moindre imprudence ruinerait dès le début leur projet d'évangélisation, les deux prêtres résolurent de se contenter d'abord de venir, de temps en temps, passer un jour ou deux dans cette gorge, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de leur envoyer une âme à sauver. Ils retournèrent donc à l'île de la Croix et racontèrent ce qu'ils avaient vu. Le vieux M. Delmire tremblait pour son fils ; Henriette et son mari regrettaient presque qu'Ernest eût été chargé d'un ministère si dangereux ; tous les habitants de la ville priaient pour les missionnaires ; les convertis de l'Indépendance branlaient la tête et prévoyaient les plus grands malheurs. Quant à Ernest et à ses confrères, ils souriaient doucement et ne parlaient que de leurs espérances.

Un jour, pendant que le P. Delmire et un autre missionnaire disaient leur bréviaire sur les rochers qui entouraient leur sauvage *presbytère*, un enfant d'une douzaine d'années parut tout d'un coup devant eux et s'arrêta étonné à la vue de ces deux étrangers à la figure douce et recueillie.

— Approche, mon enfant, dit Ernest.

— Qui que vous êtes, vous autres ?

- Nous sommes tes amis, viens.
- C'est votre bateau, ça ?
- Oui, mon enfant.
- Ça serait chic pour pêcher.
- Tu aimes la pêche ?
- J'aime le poisson.
- Nous avons des lignes et des hameçons, veux-tu venir avec nous ?
- Où ça ? dans le bateau ? et puis ?
- Et puis tu pêcheras.
- Combien prenez-vous ?
- Pourquoi ?
- Pour le bateau, donc !
- Rien, monte.

L'enfant, ravi, sauta dans l'embarcation, les missionnaires poussèrent au large et l'on se mit à pêcher tout en causant. Les poissons se laissaient prendre avec un entrain merveilleux ; le gamin frappait des mains, sifflait, chantait, parlait de sa mère qui allait, disait-il, brouter comme ça ne lui arrivait pas tous les jours. Il pensait n'avoir qu'une part du butin ; quand il vit que tout était pour lui, il s'écria : « En v'là des bons diables ! » Ce qui amusa les missionnaires beaucoup plus qu'il ne pensait.

Quand on eut repris terre et comme l'enfant se disposait à partir, sa casquette et son mouchoir plein de poissons encore frétilants, le Père lui dit en lui mettant la main sur la tête : « Écoute, mon enfant, tu peux venir ici toutes les fois que tu voudras : quand nous y serons, nous te prêterons le bateau comme aujourd'hui. Mais, fais bien attention, il faut que tu ne parles de cela à personne, pas même à ta mère ni à ton père. Plus tard nous te dirons qui nous sommes. En attendant, garde le secret, veux-tu ?

— « Pas peur ! » répondit le petit bonhomme, et il partit en gambadant et en sifflant la *Marseillaise*.

L'enfant revint ; les missionnaires lui parlèrent du bon Dieu et lui enseignèrent les prières et le catéchisme. Cette pauvre âme s'ouvrait à la grâce, et la grâce y descendait avec une abondance qui arrachait des

larmes aux bons prêtres. Il comprit alors pourquoi ces hommes étaient venus dans cette île maudite. Bientôt il amena quelques-uns de ses compagnons, sur la discrétion desquels il savait pouvoir compter. Le résultat fut le même : Dieu avait trouvé ces justes au milieu de la Sodome océanienne ; près de cinquante enfants connaissaient et aimaient Celui que leurs pères avaient rêvé de *supprimer*. Les pauvres enfants venaient par petits groupes de cinq ou six passer une heure auprès de ceux qu'ils appelaient *les bons Pères*, puis ils rentraient chez eux fortifiés et courageux. De temps en temps les missionnaires offraient le saint sacrifice au milieu de ces roches moins dures que le cœur des hommes, et les enfants suffisamment instruits faisaient leur première communion, tandis que ceux qui l'avaient déjà faite étaient heureux de recevoir de nouveau le bon Dieu qui était venu les chercher si loin.

## XI

M. MÉLASSE. — LE PETIT. — ÉMOTION. — LES JUIFS. — PILATE. —  
GUGUSSE RAISONNE. — LA FIN APPROCHE.

Depuis qu'il avait un magasin, M. Mélasse s'était rangé. A Bordeaux il était faux monayer, braconnier, contrebandier, et assassin dans les cas de nécessité. Tous ces métiers avaient déplu à la gendarmerie ; M. Mélasse avait été surveillé, traqué et tourmenté de mille façons. Le pauvre homme ne demandait qu'à vivre en paix, mais encore fallait-il vivre, et les gendarmes se mettaient toujours en travers. M. Mélasse entendit parler d'un pays vierge ; il se dit : allons voir ça ! Tous les martyrs de la civilisation aiment la virginité dépourvue de gendarmes. Comme tout le monde, il arriva sans rien dire à l'île de l'Indépendance. Mais déjà plusieurs colons avaient commencé leur pelote ; il eut bientôt fait la sienne. Il trouva d'abord un sac de cassonade, qu'il annexa à cause d'un rhume qui le fatiguait énormément. Un peu plus loin, il rencontra du café ; ça va

avec le sucre, il n'y avait pas à hésiter : M. Mélasse n'hésita point. Ayant trop de denrées pour un homme seul, il vendit en détail ce qu'il avait volé en gros : c'est le commerce. M. Mélasse se déclara épicier : c'est un métier fort sain et excessivement respectable : tous les gendarmes saluent les épiciers, et aucun épicier n'a peur des gendarmes. Puis il se procura du poivre, de la moutarde, du piment, des câpres, des haricots, des lentilles, des fèves et un magasin. Ce fut alors qu'il se rangea : le mensonge et le vol lui donnaient des nausées. « Moi, disait-il, je ne connais que l'honnêteté ! » et, du petit doigt, il faisait pencher la balance *du bon côté*. Le client était volé, mais la petite phrase faisait contre-poids, et le client admirait l'épicier. Un épicier admiré c'est presque un épicier admirable.

Il y avait aussi une Mme Mélasse. Avant le magasin on l'appelait la Mélasse tout court ; depuis l'ouverture de l'établissement, elle était madame comme son homme était monsieur. La bourgeoise, d'ailleurs, avait les mêmes principes que le bourgeois : la main légère, le cœur libre, la tête aux écus ; pas de Dieu, pas d'enfer, le ciel sur la table et et dans le coffre-fort ; la vérité, un conte bleu ; le mensonge, un outil ; l'honnêteté, une enseigne ; le monde, une basse-cour ; les hommes, des dindons à plumer ; M. et Mme Mélasse, des cuisiniers pour les dindons. Ce catéchisme s'apprend tout seul ; quand tout le monde le saura, tout le monde mangera les autres et ce sera fini. On y vient. On y est presque. Dans l'île, là-bas, on y était.

.....  
Monsieur et Madame causaient dans l'arrière-boutique.

- Le petit a l'air de se gâter, dit le papa.
- Comment ça ? demanda la maman.
- Il n'apporte plus comme avant.
- Faut le battre.
- Il donne le poids comme un marguillier.
- Tu l'as vu ?
- Plus de dix fois.
- Il va nous ruiner alors !
- Quand il a fait une sottise, il l'avoue tout de suite.



- Quel crétin !
- Et puis je l'ai vu donner un sou à un pauvre.
- C'est trop fort !
- C'était son argent à lui.
- C'est encore pire.
- Bien sûr.
- Il aura fait quelque mauvaise connaissance.
- Où ça ?
- Dans le quartier.
- Qui veux-tu qui lui apprenne à faire des bêtises comme ça ?

- Au fait !... ce sera ailleurs.
- Faudra le guigner.
- Attends, le voici. Gosse !
- Papa ?
- D'où viens-tu ?
- Du quai.
- Le gingembre de Salomon est-il arrivé ?
- Oui, papa.
- En as-tu pris ? combien ?
- Non, papa.
- Parce que ?
- Papa...
- Eh bien ?
- C'est péché.

— C'EST PÉCHÉ ? ? Entends-tu, femme ? C'est péché de prendre le gingembre de ces vieux juifs ? C'est péché d'aider son papa et sa maman ! C'est péché de se servir de ses pattes comme un être intelligent ! Bientôt ce sera péché de mettre du sable dans le sucre, de la chicorée dans le café, du café dans le poivre, du poivre dans le rhum ! Ah c'est péché, jeune homme ? Eh bien ! c'est péché aussi de manger sans rien faire. Du pain pour du gingembre, file et apporte.

— Papa, je travaillerai tant que tu voudras, mais je ne veux pas voler...

— Encore un gros mot ? Dou sors-tu donc, maroufle, pour faire la leçon à l'auteur de tes jours ? Qu'appelles-tu voler. voyons ?

— Prendre le bien d'autrui.

— D'autrui ? Hé ! si c'est moi qui suis autrui, imbécile ! Ici tout le monde est autrui : c'est pour ça que j'ai quitté Bordeaux.

L'enfant ne comprenait pas ce raisonnement d'épicier de l'Indépendance, son bon père le roua de coups et le jeta à la cave pour lui apprendre l'honnêteté.

Cette affaire fit du bruit. Sans parler du gingembre, l'épicier donna l'éveil en racontant qu'il y avait dans l'île des gens qui donnaient aux enfants des conseils antipatriotiques. Plusieurs se souvinrent alors de certaines paroles de leurs fils relativement à la justice, à la charité, à l'amour des ennemis, qui n'avaient pu leur être suggérées que par des réactionnaires dangereux. On découvrit même un bambin de dix ans qui avait tout crûment parlé du bon Dieu. A cette nouvelle, les juifs s'émurent. Ils croyaient déjà voir les chrétiens à genoux devant un crucifix ou priant en commun comme dans les pays moins civilisés. Il fut question de la Saint-Barthélemy, de Galilée, des Vêpres siciliennes, de l'Inquisition, du petit Mortara surtout, et sur la demande du principal usurier, qui remplissait les fonctions de grand rabbin, des perquisitions minutieuses furent faites dans les maisons de tous ceux qui avaient reçu le baptême, avec ordre d'apporter à la synagogue les crucifix ou images religieuses qui pourraient s'y trouver.

On ne trouva rien.

Le bon Dieu s'était caché.

Quand on l'enlève des murs, le bon Dieu entre dans les âmes.

Cinquante enfants riaient des juifs, et disaient au bon Dieu : je vous aime !

Le bon Dieu aussi les aimait : il n'avait qu'eux pour se cacher.

Patati-patata était naturellement du côté des juifs, car c'était un libéral de la plus belle eau. Les juifs ayant tué Jésus-Christ, les libéraux leur permettent d'adorer Son Père ; cela se fait dans tous les pays : le Père est aux juifs comme Dieu, le Fils leur appartient comme Victime. Pour

Patati-patata, il n'y avait ni Père ni Fils, mais il y avait des juifs à qui il abandonnait l'un et l'autre. Pour n'avoir pas de scrupule, il se lavait les mains ; la même eau sert depuis des siècles ; elle servira encore : jusqu'au Jugement dernier, certains hommes en auront besoin, et toujours elle leur sera inutile ; c'est une eau qui salit l'âme, sans même laver l'épiderme.

D'ailleurs, Patati-patata connaissait l'histoire : il savait que l'adoration de Jéhovah n'a jamais empêché les Juifs de crier : *crucifigatur* ! et tant que Jésus est en croix, qu'importe aux libéraux le culte de Jéhovah ? Le Jéhovah des juifs c'est l'Argent, et le culte de l'Argent c'est le culte de l'Humanité — celui de M<sup>o</sup>ssieu Patati-patata et de M. Mélasse.

Et cependant, malgré cette haine générale de Jésus-Christ, Patati-patata n'était pas content ; la machine craquait et grinçait de plus en plus, les courroies s'emmeiaient, les volants faisaient crrrr, les pistons psss, la chaudière fffsss ; le mécanicien cherchait la fissure, se brûlant la figure et les mains sans jamais rien trouver.

Tout jeune qu'il était, Gugusse en savait plus long que « l'ancien ».

Les deux antagonistes se rencontrèrent chez M. Mélasse. Patati-patata discourait.

— Il manque une vis, voyez-vous ? que je la trouve, et vous en verrez de belles. La concorde laisse à désirer ; sans la concorde, pas de république possible. Avec l'entente cordiale on peut tout ; sans elle, rien.

— Où c'est ça, la concorde ? demanda Gugusse.

— Là, dit le philanthrope, la main sur le côté gauche de sa jaquette

— C'est ça la vis ?

— Oui, jeune homme, mais toutes ces vis devraient n'en faire qu'une.

— Voilà le plan mignon, hein ?

— Parfaitement.

— Le mien est plus simple.

— Il consiste ?

- A partager, je te l'ai dit cent fois.
- Jamais ceux qui ont deux yeux ne consentiront à en donner un aux borgnes.
- Qui parle de ça ?
- Dame la vue vaut bien une pièce de cent sous ! Si le partage est admis, personne n'a le droit de posséder plus que son frère.
- Et toi, Mélasse ?...
- *Monsieur* Mélasse, suggéra l'épicier.
- Et votre majesté Mélasse, lère et unique, que daignette-telle pensé du système proposé par M. le duc de Patatipatata ?
- Ça consiste ?
- Est-ce que je sais, moi ? Ça consiste à manger du sucre candi à gogo pendant que les autres crèvent de faim.
- J'en suis.
- Moi aussi, mais qui aura le sucre ?
- Ceux qui l'auront gagné ?
- Et les autres ?
- Dame, ils feront comme vous avez dit, jeune homme.
- Tu vois, Patati comme la concorde se mitonne ?
- Il faut s'aimer alors.
- S'aimer ? et pourquoi, voyons ?
- Parce que nous sommes frères.
- Ceux qui ont du sucre sont frères de ceux qui en ont aussi ; mais parlons des autres.
- La bienfaisance arrange tout.
- Alors c'est l'aumône que tu proposes ?
- J'ai dit la bienfaisance.
- Eh ! si celui qui me donne un morceau de pain *avait* le droit de le manger, ce n'est plus *mon* pain, mais le sien. Ça c'est l'aumône.
- Eh bien, après ?
- Après ? c'est donc des mendiants que tu veux faire de nous, vieil hypocrite ?... Écoute, puisque tu perds la tête, va jusqu'au bout et instale le Religion dans notre île.
- Jamais !
- Alors tu es une bête, voilà tout.

— Parce que ?

— Parce que si tous les hommes sont des dieux, comme tu le chantes, tous les hommes ont droit à *tout* ; s'il y a un Dieu et que les hommes ne soient que des hommes, il doit y avoir un autre monde pour ceux qui souffrent, et alors il est possible de patienter. Sinon, non ; faut choisir, vieux.

— Il va bien le petit, dit M. Mélasse en riant.

— Et toi, cria Gugusse, toi qui es un *grand* épiciier, un *grand* philosophe et un immense cornichon, tu ferais mieux de te mêler de tes drogues que d'écouter les jérémiades de cet escogriffe sans cervelle. Ah ! mes amis, vous tenez à vos gros sous et à vos jolis meubles ; vous croyez nous mettre dedans en nous parlant de l'Humanité ; vous demandez la concorde de peur d'être dérangés quand vous êtes à table ; vous ne voulez pas de ciel pour les mendiants et vous vous en façonnez un qui ne soit que pour vous ! Eh bien ! on vous en donnera de la concorde, vous en aurez de l'humanité, et puisque vous tenez à monter, vous monterez, mes philosophes, et un peu plus vite que vous ne voudriez encore !

Là-dessus, Gugusse partit en sifflant et regagna son laboratoire.

Tout était prêt pour la grande démonstration. Pendant que les ennemis de Dieu se promettaient une paix sans fin par une tyrannie sans pitié et sans remords, ceux qu'ils avaient appelés de si loin pour en faire les pilotis de leur fortune se disposaient, de leur côté, à détruire d'un seul coup cet échafaudage de l'égoïsme hypocrite et corrompu. Après avoir crié : Ni Dieu ni maître ! ces bourgeois imbéciles rêvaient d'être à la fois maîtres et dieux ; ils avaient dit à l'homme : Ne crois plus, n'espère plus ! et la foi partie, l'espérance morte, ils osaient parler d'amour aux tigres qu'ils avaient formés ! Or, il faut à l'homme quelque chose de fort, capable de résister à son épouvantable faiblesse. Dieu est fort, car il est la force ; avec Dieu et par Dieu, l'homme est vainqueur de lui-même, et quand il a faim, quand il a soif, quand la rage le mord au cœur et que sa main se lève pour frapper, le Dieu fort lui dit : attends ! et il attend, et le riche passe sans être broyé, et la pensée du ciel donne la paix à la terre.

Mais quand l'homme a perdu le Dieu fort, c'est encore la force qu'il appelle à son aide—la force de son bras, la force de ses dents, la force de ses engins terribles. Le Christ brisé, il reste le pétrole, il reste le poignard, il reste la dynamite. O mystère de la divine vengeance ! ce parvenu se moquait de l'eau bénite, et voilà qu'inondé d'un liquide infect, il trouve sur la terre l'enfer dont il riait ! ces enfants à qui il a dit : « L'homme est tout » lui crient de loin : « Toi tu n'es rien ! » Tout s'écroule et l'on cherche en vain ses débris carbonnés... *cras non comparet*. Le Christ vaincu est au ciel, triomphant ; où sera demain le bourgeois vainqueur du Christ ? — Fou, regarde ces hommes : ce sont les esclaves aujourd'hui ; ils danseront demain sur tes membres éparés. Regarde cet ouvrier qui allait à l'église. Il n'y va plus, grâce à toi, mais il va à la mine qui, demain, te fera sauter. Dieu supprimé, il n'a plus voulu travailler pour te faire vivre, mais regarde, apostat, regarde comme il se tue pour te faire mourir. Par ton crime il sera damné, c'est par sa main que tu mourras ; tu as tué son âme, il veut aussi tuer ton corps : c'est juste, va, car ton âme, à toi, était morte depuis longtemps. Et, morte, ton âme vivra ; elle vivra pour souffrir toujours, pour souffrir éternellement ; et, éternellement, Dieu et l'homme à qui tu as pris Dieu te crieront : Apostat, sois maudit !

## XII

LE CALME PRÉCURSEUR DE LA TEMPÊTE. — *Os solutaris hostia !*  
— HORREUR. — L'INCENDIE. — LE PARDON. — LUI ! — LE GRAND COUP.

Le calme le plus profond régnait sur l'île de l'Indépendance. La nuit s'écoulait doucement ; les étoiles semblaient des clous d'or fixant là-haut le grand voile étendu sur ce coin de terre paisible... Puis une brise légère arriva de l'horizon, murmurant de douces choses en se jouant parmi les arbres et les fleurs. Le bleu sombre du ciel se fondait peu à peu

dans la teinte rose qui montait de la mer ; de ses yeux humides l'Aurore déjà entrevoyait la terre, et, sur la terre, tout joyeux, les petits oiseaux chantaient : La voici !... Aux pieds des grands rochers une barque se balançait au rythme du zéphir. Trois prêtres venaient d'en sortir ; dans la gorge sauvage ils dressaient un autel : pendant que les hommes dormaient, Dieu oserait descendre. Quelques enfants étaient là... ils avaient demandé le pain du ciel, et pour la première fois, ils allaient savoir comment se nourrissent les anges.....

Jésus était venu... Prosternés sur le roc, les enfants pleuraient d'amour. Le P. Delmire et ses deux confrères regardaient le ciel, et, le voyant si beau, ils rêvaient de le donner aux hommes. Telle était leur prière, leur prière de tous les jours. Pouvoir enfin se montrer, parler de Dieu, prêcher Jésus-Christ, sauver par la croix ce pays que la haine de la croix avait plongé dans la barbarie ; réconcilier ces ennemis, rendre la joie à ces désespérés, la patience à ces révoltés, la civilisation à ces pauvres sauvages, telle était l'ambition de ces pauvres prêtres venus de si loin pour souffrir et mourir.

Quand le jour parut, les enfants s'éloignèrent ; d'autres vinrent, puis d'autres encore, et la journée se passa pour les missionnaires à semer dans ces jeunes cœurs la foi, l'espérance et l'amour.

.....

L'île de l'Indépendance était plus triste que de coutume. Les ouvriers parlaient à voix basse ou échangeaient des signes d'un air sombre. Quand un bourgeois venait à passer, un sourire méchant crispait les visages et semblait dire : Attends, va !

Gugusse avait disparu ainsi que ses plus chauds partisans.

Assis sur un rocher, le pauvre philosophe mettait des post-scriptum à son Plan.

Vers le soir, de gros nuages noirs et épais montèrent à l'horizon, et leur ombre donna à la vaste mer cette teinte sale qui fait peur. Ce n'était pas la pluie ; ni éclairs ni tonnerres lointains... la nature paraissait non moins effrayée

qu'effrayante. Tous les marins connaissent cette horreur. Les grands nuages montent et s'entassent, des couches nouvelles s'allongent sur les anciennes, d'autres viennent encore, l'horizon en vomit ; cette armée noire de géants qui s'empare du ciel en silence jette dans l'âme une atroce anxiété. Quand la foudre gronde, l'âme comprend ; mais tant de mouvement dans un ciel morne et silencieux a quelque chose d'épouvantable qui empêche le cœur de battre. On regarde, on attend, on a peur.....

La nuit arrivait. Alors des ombres se détachèrent des habitations ; comme les nuages là-haut, elles allaient sans bruit ; elles aussi portaient la foudre, mais comme celle du ciel, la foudre des hommes se cachait.....

Dans leur retraite de granit les trois prêtres priaient. Les apôtres priaient pour les âmes qui les repoussaient, pour leurs familles qu'ils avaient quittées, pour la France qui, elle aussi, disait à Dieu : Va-t'en ! Sur les grands nuages qui couraient au ciel ils croyaient voir le Juge éternel des Vivants et des Morts portant la Croix qui devait sauver le monde et qui, un jour, le jugera, s'il n'a pu le sauver. Ils voyaient leurs enfants à la droite de Jésus-Christ ; à gauche, hélas ! les malheureux qui, chaque jour, maudissaient leur seul Ami ; les insensés qui, sur ce coin de terre, avaient bravé l'Amour, défié l'Éternel, provoqué le Tout-Puissant...

Là-bas, la Richesse, l'Orgueil, l'Envie, l'Impureté, la Force brutale, l'insatiable Ambition se roulaient tristement sur leur couche, et le ciel noir semblait descendre pour étouffer les monstres ennemis de Dieu et de son Fils le Seigneur Jésus.....

Les missionnaires priaient toujours. Devant eux le ciel et la mer semblaient se confondre ; l'horizon était à leurs pieds ; la nuit était complète, absolue, épouvantable... Tout à coup un éclair, calme, verdâtre, immense, éclaire la nuit et allonge sur les nues un faisceau gigantesque de lumière blafarde... Puis un cri retentit, le cri de tout un peuple qui va mourir ; c'est un hurlement, un rugissement continu. Sur le fond rouge des nuages se détache l'ombre d'une épaisse fumée entremêlée d'étincelles brillantes. Le pays est



en feu ; la vengeance de l'homme a devancé la vengeance de Dieu ; la foudre de Dieu se taisait, celle de l'homme flambe et crépite. Le long des murs la flamme monte ; elle court sur les toits, se glisse dans les appartements, poursuit les malheureux, sous d'épouvante et de désespoir. Ceux qui parviennent à descendre trouvent les bandits à qui ils ont dit si souvent que l'enfer est un mot. Ce sont leurs amis, leurs frères, leurs élèves, les tigres qu'ils ont lâchés contre le Christ et qui, n'ayant plus le Sang du Christ, demandent à grands cris celui de ses bourreaux. Tout craque, tout frémit, les ruines écrasent les ruines, l'agonie s'abat sur la mort. Voix de femmes, voix d'hommes, voix d'enfants, cris de bêtes, tout se confond... C'est le désespoir, c'est la haine, c'est la vengeance, c'est l'enfer — l'enfer de la terre en attendant l'enfer éternel.

— Père, Père, voyez donc !

— Quoi ?

— Là-bas, sur le bord de la mer.

Un homme, les bras levés vers le ciel, regardait monter les flammes en suivant le rivage à reculons ; il gesticulait et semblait parler à des êtres invisibles passant au-dessus de lui. Les missionnaires entendaient sa voix sans pouvoir comprendre ce qu'il disait. Un pauvre fou sans doute chassé par l'incendie.

Peu à peu il se rapprochait de la gorge, sans regarder derrière lui. Arrivé au pied du grand rocher, il se retourna tout à coup ; les missionnaires étaient à dix pas au-dessus de lui. Le P. Delmire poussa un cri :

« Albert »

Le philosophe regarda cet homme qui savait son nom... une seconde il hésita... puis se couvrant le visage de ses mains, il murmura :

« Mon Dieu ! Ernest !... »

Son frère était dans ses bras, le serrant sur son cœur, inondant son visage de ses larmes brûlantes.

— Albert ! toi ici !

— Frère, je suis maudit, regarde.....

— Non, non, Albert, Dieu te pardonnera.

— Regarde mon œuvre là-bas ; regarde ces maisons qui brûlent, ces hommes que les flammes dévorent, ces femmes, ces enfants qui me maudissent... Ecoute ces cris... ou m'appelle ; c'est moi qui ai fait cela, frère, c'est moi qui ai tué ces âmes... je suis assassin, incendiaire, apostat... j'ai dit qu'il n'y a pas de Dieu, et Dieu est là, Dieu se venge, il me frappe, il écrase mon orgueil, il se rit de ma folie... Ernest, regarde ce que j'ai fait et ce que je suis.

— Tu es coupable, mon frère, mais Dieu est bon. Vois, Albert, c'est Lui qui m'a envoyé, c'est Lui qui me crie : Sauve-le. A genoux, frère, à genoux devant la croix d'où Jésus appelle son enfant. Humilie-toi, repens-toi, dit : Mon Dieu, je crois, mon Dieu, j'espère, mon Dieu, moi aussi je vous aime !

Le grand pécheur était vaincu. A genoux devant son frère, il sanglotait en criant : « Pardon, mon Dieu ! »

Les deux autres prêtres s'étaient éloignés. Ils comprenaient, car bien des fois Ernest leur avait parlé de son frère.

Et toujours les flammes montaient ; une fumée noire et nauséabond, courait le long du rivage et peu à peu envahissait la gorge sauvage.

A genoux près de son frère, le prêtre du Seigneur écoutait ses terribles aveux... puis le prêtre parla. Il montra au pécheur contrit la croix de bois, emblème de l'amour ; il lui rappela son enfance, sa mère, sa première communion... puis sa main se leva, d'ineffables paroles sortirent de sa bouche sacerdotale : au nom du Dieu trois fois saint, il dit au pécheur : je pardonne...

Alors les grandes lianes s'écartèrent. Un jeune homme, les vêtements en lambeaux, les yeux étincelants de haine, parut au milieu des ronces en hurlant : « Ça y est ! »

Le P. Delmire s'était retourné. A la vue de l'être horrible qui tombait au milieu du ravin, son sang reflua vers son cœur, il chancela en murmurant : « Auguste ! » Puis saisissant la main de son frère, il le regarda sans parler.

— Le connais-tu ? demanda Albert.

— Oui, dit Ernest, *c'est ton fils...*

— Tiens, le tonton curé ! fit Gugusse en s'avançant. En v'là une d'histoire, hein ?

— Auguste, regarde ton père.

— Ça, papa ? elle est bonne !

Albert s'était relevé. Un moment ébloui par cette horrible découverte, il venait de comprendre l'étendue de son malheur. Comme, sans pouvoir proférer une parole, il s'avançait vers son fils, celui-ci s'écria :

« Pas de bêtise, vous autres ; dans deux minutes ça va sauter.

— Que veux-tu dire ? demanda Ernest.

— Que l'île entière est minée ; dynamite numéro un..., j'ai mis le feu à la mèche, sauve qui peut ! »

Et grimpant le long d'une liane, il s'élança sur les rochers. Albert le suivit en criant : Sauvez-le. En vain le P. Delmire et ses confrères les rappelaient : le jeune homme voulait éviter la mort, son père voulait lui parler de Dieu et sauver son âme.

C'était trop tard.

Les trois prêtres étaient à genoux. Là-haut, Gugusse montait toujours ; derrière lui, pâle, tremblant, épuisé, Albert criait : « Mon enfant ! mon enfant ! pitié, mon Dieu ! » Le vent venait de tourner... l'horrible flamme accourait en sifflant... Tout à coup un bruit sourd, profond, immense s'éleva des entrailles de la terre... Albert avait suivi son fils... le sol soulevé tout entier s'ouvrit en mille endroits ; des blocs énormes bondissaient dans l'espace, c'était comme une traînée de volcans... Albert toujours serrait son fils qui se débattait en le maudissant... l'éruption se précipitait, suivant la direction des conduits bourrés de dynamite... ce que le feu n'avait pu atteindre disparaissait dans un abîme épouvantable... puis le noir rocher trembla à son tour, deux cris se mêlèrent au grondement terrible, le grand bloc soulevé descendit lentement ; les missionnaires l'attendaient à genoux... Ils étaient morts pour Dieu, et pour tombeau Dieu leur donnait la roche même de leur apostolat.

ÉPILOGUE

Le lazaret de l'île de la Croix était en fête. Des hommes, des femmes, des enfants allaient, venaient, chargés de guirlandes, de tapisseries, de grands vases de fleurs, d'ornements de toute sorte pour la solennité qui se préparait. Le gouverneur et sa famille, les hauts dignitaires de la République, les hommes les plus respectables de la bourgeoisie, des députations des différents corps de métier devaient assister à la clôture de cet établissement auquel tant de pauvres ignorants, révoltés jadis contre Dieu et contre la société, devaient la joie du cœur et la connaissance de Celui qui, seul, peut rendre l'homme heureux en ce monde et en l'autre par la pratique des vertus chrétiennes.

Au moment du terrible incendie de l'île de l'Indépendance, le président Bosquet avait expédié plusieurs navires au secours des malheureux habitants. Après l'horrible explosion, une centaine d'hommes, un certain nombre de femmes et quelques enfants avaient été recueillis, soit sur le rivage, soit dans les anfractuosités des rochers. La plupart étaient blessés. Un homme, projeté dans l'espace par la force de la dernière éruption, était tombé à la mer et en avait été retiré couvert d'épouvantables contusions. La violence de la chute l'avait rendu fou. Tous ceux qu'il fut possible de sauver furent conduits à l'île de la Croix et placés au lazaret, où les soins les plus intelligents leur furent prodigués. Selon le règlement, les infirmiers seuls pouvaient s'approcher d'eux, ainsi que les prêtres chargés de les instruire et d'adoucir l'amertume de leurs regrets et de leurs remords. Longtemps on avait cherché le P. Delmire et ses confrères. M. Bosquet et son beau-père étaient allés eux-mêmes à l'île de l'Indépendance ; en leur présence on avait fouillé les ravins et les monceaux de roches accumulées par l'explosion ; des milliers de cadavres gisaient au milieu des décombres, sous les cendres, ensevelis sous les grands murs

écroulés. Les missionnaires reposaient au fond de la gorge, sous d'immenses blocs de granit qu'il eût été impossible de soulever. D'ailleurs ces rochers s'étaient tellement encastrés les uns dans les autres qu'ils paraissaient ne faire qu'un bloc unique que personne ne songea même à sonder. Les prêtres du lazaret interrogèrent les anciens colons ; aucun d'eux n'avait vu les missionnaires. On s'adressa ensuite aux enfants. Une dizaine avaient fait leur communion. Le fils de M. Mélasse avait même assisté au saint Sacrifice le matin de la catastrophe, mais il était ensuite rentré chez lui et il s'était sauvé en se jetant à la nage pendant l'incendie. Son père et sa mère étaient morts sous leur maison écroulée.

Depuis un mois la vie semblait revenir au lazaret. Les malades étaient guéris et commençaient à chanter des cantiques que leur apprenaient les missionnaires du pays. Plusieurs avaient déjà fait leur paix avec le bon Dieu ; les autres se préparaient de leur mieux à changer de vie ; chaque jour quelques-uns faisaient leur première communion et les prêtres tressaillaient de joie à la vue du changement merveilleux que la grâce opérait dans ces âmes naguère encore si pleines de haine contre Dieu et contre l'Eglise.

Seul, le pauvre fou gardait sa tristesse au milieu de la joie de ses anciens compagnons. Ceux-ci l'entouraient des plus tendres soins. Tous ne lui parlaient qu'avec une pitié touchante et avaient pour lui des prévenances d'une délicatesse infinie. Quant à lui, il passait ses journées à regarder du côté de l'île de l'Indépendance. Quand un bateau passait au large, il tirait son mouchoir et faisait des signaux. Aux prêtres qui lui demandaient ce qu'il voyait, il répondait d'un air triste : « Monsieur, c'est maman, attendez. » Puis quand le bateau s'éloignait, il s'asseyait sur le sable et pleurait.

.....  
Le grand jour était arrivé.

Tous les habitants du lazaret étaient en habits de fête. Le Président, sa famille et les invités entrèrent au milieu des fanfares, des pétards et des cris de joie. Henriette était auprès

de son mari, M. Delmire suivait entre son petit-fils et sa petite-fille. Ils firent le tour de l'établissement, ayant pour tous une bonne parole d'encouragement, promettant le calme et la joie à ces pauvres gens que l'orgueil avait éloignés de Dieu et qui retrouvaient en même temps Dieu pour les bénir, l'homme pour les aimer.

Tout à coup le fou accourt du rivage où il était resté jusque-là accroupi : il s'élançe au milieu de la foule qui entoure le Président, en se jetant au cou d'Henriette, il crie en versant un torrent de larmes : « Maman ! maman ! maman ! »

Henriette le reconnaît : c'est son frère, c'est son Albert ; M. Delmire le prend dans ses bras en sanglotant : « Mon fils ! mon enfant ! » Les quatre bras l'entourent, le pressent, Henriette essuie ses larmes, M. Delmire met sa tête sur son cœur... Le fou le repousse, et, les yeux brillants, la poitrine bondissante, il regarde sa sœur, il la touche, il l'embrasse en répétant : « Maman ! maman ! »

Alors l'épouvante succède à la joie. Tout autour on murmure : « Il est fou. » Le pauvre père, repoussé par son fils, se met à pleurer comme un petit enfant, et à Henriette qui cherche à le consoler, il dit doucement : « Aime-le va, sois sa mère ! »

.....

Henriette l'aima, le pauvre fou, son Albert, qu'elle avait tant pleuré. Pendant des mois elle fut sa *maman*. Le souvenir de son enfance lui revenait et elle faisait pour Albert ce que sa mère avait fait pour lui. Le pauvre fou se croyait enfant ; il s'asseyait aux pieds de sa sœur et la regardait travailler ; parfois elle lui donnait à tenir un écheveau de fil : il le prenait sur ses deux mains ouvertes, et, souriant de bonheur, il laissait courir le fil que sa sœur, lestement, dévidait.

Puis il demandait où était Ernest, pourquoi Gaston ne revenait pas de Brest, si l'on avait des nouvelles de son père et du *Foudroyant*. Pour lui, l'île de la Croix était Toulon ; il donnait aux rues et aux places les noms de sa ville natale ;

un jour il crut reconnaître le vieux marin, serviteur de la famille. Il courut à lui et lui prit la main en l'appelant par son nom... C'était son père !

Peu à peu cependant les idées d'Albert finirent par s'éclaircir. Il parlait de Paris, de M. Mondelet, de la Commune.... puis il demandait à sa sœur des nouvelles d'Henriette. Elle essayait alors de le mettre sur la voie en lui parlant de son père, en lui disant qu'il allait revenir... il frappait dans ses mains, tout joyeux, mais quand M. Delmire arrivait, toujours il le prenait pour le vieux matelot.

.....

Le bon vieillard tomba malade. Il reçut les derniers sacrements. Puis il parla de son fils Ernest. Albert, à genoux au pied du lit, écoutait cette voix qui semblait venir d'un autre monde... Ses grands yeux regardaient le vieillard, puis Henriette... Tout à coup il se leva, s'approcha du lit, se pressa le front de ses deux mains... M. Delmire se souleva en murmurant : « Albert ! »

— « Papa ! » cria le fils, et il embrassait le mourant qu'il couvrait de ses larmes. Henriette s'était avancée ; il la reconnut aussi, et tombant à genoux, il criait : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pardon, grâce pour moi ! Ernest, encore, encore, bénis-moi, dis-moi, dis-moi encore que Dieu est bon et que je suis pardonné. »

On s'empessa autour de lui. Il était calme et rayonnant. Il prit la main de son père et raconta la mort d'Ernest, l'absolution qu'il lui avait donnée pendant l'incendie ; puis l'arrivée de son fils Auguste ; comment il l'avait poursuivi sur le grand rocher, puis l'explosion et sa chute dans la mer.

Alors le prêtre dit : « Mes enfants, Dieu est grand et il est bon ; aimons-le tous, car il est Amour ; servons-le, car il est le Maître ; jetons-nous sur son cœur, car notre vrai Père, c'est Lui. »

Puis on pria pour le mourant. Et lui les yeux fixés sur le crucifix que lui présentait Henriette, il souriait douce-

ment... puis avec ce sourire il expira. Après avoir retrouvé son fils de la terre, il était avec son fils du ciel.

Peu de temps après la mort de son père, Gaston Delmire arriva à l'île de la Croix. Il a quitté le service et vit heureux auprès de sa sœur, de son frère et de sa nouvelle famille. Le Président Bosquet a renoncé à la vie publique. Retiré dans l'ancienne maison de son père, il passe ses journées à visiter les pauvres qu'il regarde comme ses enfants, et qui, tous, l'aiment et le vénèrent comme un père. Le soir, en famille, on parle de ceux qui sont partis. On parle aussi de la vieille patrie, que l'impiété dévore et rêve d'anéantir, et Albert, songeant au passé, murmure doucement en regardant la vaste mer : « O France, France ! quand donc seras-tu de nouveau le Pays de la Croix ?... »

FIN.

---



# FLEURS DE CORÉE

PAR UN MISSIONNAIRE

De la Congrégation des Missions Etrangères (1)

(*Les Missions Catholiques*)

---

## CHAPITRE VII

MGR IMBERT, VIC. APOS. DE LA CORÉE, ET SES COMPAGNONS  
MM. MAUBANT ET CHASTAN. A. D. 1836-1839.

(*Suite*)

Jeté dans la prison des voleurs, à la capitale, Mgr Imbert eut à subir des interrogatoires accompagnés des supplices d'usage. Il eut même à endurer la courbure des os des jambes afin de l'amener à dénoncer ses deux confrères.

« — Pourquoi êtes-vous venu ici, lui demanda-t-on ?

« — Pour sauver les âmes.

« — Combien avez-vous instruit de personnes ?

« — Environ deux cents.

« — Reniez Dieu ! »

A cette horrible proposition, le courageux évêque frémit d'indignation.

« — Non, s'écria-t-il, jamais ! Je ne puis renier mon Dieu. »

On le reconduisit à la prison après une rude bastonnade.

---

(1) Voir *Annales de la Propagation de la Foi*, No 56, p. 166, juin 1895 ; No 57, p. 217, octobre 1895 ; No 58, p. 346, février 1896.

Le sort des deux missionnaires était devenu de plus en plus misérable. Tout ce qui leur appartenait ou à la mission avait été pillé dans la maison d'un chrétien nommé Charles T'sio. Ils étaient réduits à faire mendier pour avoir le riz de chaque jour, chose de jour en jour plus difficile tant étaient grandes la misère des chrétiens et la méchanceté des païens.

La prise de Monseigneur avait mis les satellites en appétit. On promettait à celui qui découvrirait les deux autres prêtres de fortes récompenses, même une préfecture s'il était noble. Toutes sortes de nouvelles contradictoires circulaient dans le public. Afin de les éclaircir, l'élève de Monseigneur, Thomas Ni, et le disciple de M. Maubant, Pierre Tseng, voulurent aller eux mêmes aux informations à la capitale. Par un fâcheux concours de circonstances et la même stupide simplicité d'André Song, ils tombèrent entre les mains des prétoriens qui firent tous leurs efforts pour les tromper aussi par de fausses promesses. Plus rusés qu'André, les deux amis firent semblant de tomber dans le piège, et Thomas s'offrit même pour aller chercher des informations dans les villages voisins, sur les missionnaires.

A peine fut-il hors des mains des satellites, qu'il courut raconter aux deux prêtres sa mésaventure et les engager à fuir au plus tôt. M. Chastan partit le soir même, avec un guide pour les provinces méridionales. M. Maubant résolut d'attendre le retour de ce guide, pour s'enfuir à son tour.

Ne voyant point revenir Thomas, les satellites furieux déchargèrent leur colère sur Pierre et le suspendirent au plancher pendant une demi-journée. Malgré ce cruel supplice le jeune homme fut discret. Comprenant qu'ils ne gagneraient rien par la violence, ses gardiens commencèrent à jouer la comédie avec lui. Ils le conduisirent même à la capitale pour y être témoin lui-même des bons traitements dont Monseigneur était l'objet. Pendant la nuit ils préparèrent, à l'aide de tapis, une salle de la prison et ce fut là qu'on introduisit Pierre devant Mgr Imbert.

« — Sais-tu, lui demanda le prélat, où sont les prêtres ?

« — Avec quelques recherches, je pense les rencontrer, répondit Pierre.

« — Je le pense aussi, dit Sa Grandeur. Dans ce cas, porte-leur donc ce billet de ma part, car, je le vois, il n'ont pas dû recevoir ma première lettre. »

Pierre prit le billet et ayant salué l'évêque, il partit avec les satellites à qui il s'efforça de persuader combien il était heureux des égards dont on entourait le prisonnier, afin d'endormir leur vigilance. Il fit même semblant d'aller aux informations, trois fois, sans succès, et revint fidèlement. Enfin un soir, ayant remis la lettre de Monseigneur à un chrétien, pour la porter aux prêtres, il s'enfuit tout joyeux dans les montagnes.

M. Chastan venait à peine de quitter son confrère, lorsque M. Maubant reçut un premier billet de Monseigneur écrit en latin ainsi conçu :

« Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Si vous n'êtes pas encore partis en barque, venez avec l'envoyé Sonkié-tsong. »

A peine lu, cet ordre fut suivi à la lettre par M. Maubant. Il fit avertir le chef des soldats envoyés pour l'arrêter, et se hâta d'expédier le billet à son confrère. M. Chastan n'hésita point un instant, et fit ses préparatifs de départ. Toutefois il voulut écrire une lettre d'adieu à sa chère famille.

Corée, 1er septembre 1839.

« Que la paix du Seigneur soit avec vous ! J'espérais avoir cette année la consolation de recevoir de vos nouvelles : mais aucune lettre de votre part ne m'est parvenue. Que la volonté de Dieu soit faite ! c'est un petit sacrifice que j'ai à offrir à son bon plaisir....

« ...L'administration des chrétiens achevée, j'espérais aller jouir d'un peu de repos dans une agréable solitude où l'on me préparait un logement. Mais Dieu nous prépare une demeure infiniment plus agréable. Il paraît certain que bientôt nous aurons le bonheur d'y entrer et d'y jouir d'un repos éternel avec les glorieux martyrs qui nous ont précédés. Je prie le Seigneur de vous accorder la grâce de n'être point affligés des choses que je vais vous annoncer.

« Le 11 août, Monseigneur le vicaire apostolique a été conduit à la Capitale et grand nombre de satellites ont été envoyés dans les provinces pour prendre les deux missionnaires que l'on sait être dans le royaume. Les chrétiens, ou même des catéchumènes tout récemment convertis à la foi, se prêtaient volontiers à nous fournir un asile pour nous cacher pendant ces temps critiques. Nous en avons profité pendant les quatre derniers mois et nous en aurions encore profité, si un ordre supérieur ne nous obligeait à nous manifester. Monseigneur notre évêque juge dans sa sagesse, que, dans les circonstances où nous sommes, il est du devoir du bon pasteur de donner sa vie pour ses brebis. Il nous a donné l'exemple en se livrant lui-même. Une victime ne suffit pas à la rage des persécuteurs : ils en auront trois. L'ordre de nous cacher nous avait retenu dans le secret ; l'ordre de nous présenter nous est aussi agréable que le premier. En tout la volonté de Dieu et l'accomplissement de son bon plaisir !

« Avant de venir en mission, je savais bien qu'il me faudrait souffrir, tôt ou tard, quelque chose pour le bon Dieu, et lorsque le vicaire apostolique de Corée daigna m'appeler à sa suite, j'espérais bien que je pourrais obtenir la palme du martyr.

« A mon entrée dans ma chère mission, on torturait cinq confesseurs ! J'étais bien faible alors, je tremblais en entendant le récit des tourments qu'on leur faisait endurer. Depuis, le Seigneur m'a fait la grâce de ne plus craindre. Je me sens fortifié par tant d'exemples de personnes à qui j'ai administré les sacrements, de néophytes, de petits enfants de dix à quinze ans qui ont enduré les supplices avec une constance qui fait l'admiration des chrétiens et des païens. Je pars demain pour trouver mon confrère. De là nous nous rendrons au lieu marqué où l'officier qui conduisit Monseigneur nous attend avec impatience. Il nous mènera en prison. Nous aurons la consolation de revoir notre évêque et peut-être aussi nos chers catéchistes et tous ces fervents chrétiens qui souffrent depuis plusieurs mois un long martyr. Mon âme est consacrée au Seigneur. Si dans

cette belle circonstance, je puis entrer en possession de mon Jésus bien-aimé, ne vous affligez pas de mon bonheur, rendez-lui en plutôt mille actions de grâces.

« Je vous ai toujours aimés, toujours chéris, tandis que j'étais sur la terre. Soyez certains que je ne vous oublierai pas, si Dieu me fait la grâce d'entrer au ciel par la porte du martyre.

« Mes très chers père et mère, frères, sœurs, parents et amis, c'est probablement la dernière lettre que j'ai l'honneur de vous écrire : agréez mes derniers adieux. Par la grâce de Dieu, je ne possède ni or, ni argent, mais seulement quelques habits nécessaires que m'a procurés la charité des fidèles ; mes dispositions testamentaires sont donc toutes faites.

« Mille actions de grâces à la divine Providence qui m'a appelé à cette mission bénie, pauvre en biens de ce monde, mais fertile en croix. Il faut partir, je ne puis vous écrire plus au long. Si j'ai l'occasion de vous écrire avant qu'on ne nous fasse mourir, je le ferai bien volontiers. En attendant de vous revoir au ciel où je vais vous attendre, aimez de toute votre âme et de toutes vos forces le Seigneur notre Dieu ; aimez-vous mutuellement ; aimez aussi le cher prochain comme vous-mêmes et infailliblement vous aurez le bonheur de vous trouver au rendez vous.

« J'ai l'honneur d'être avec le plus sincère attachement, dans les saints cœurs de Jésus et de Marie, »

« Votre très humble et tout dévoué fils,

« Jacques-Honoré CHASTAN, *miss. ap.* »

Cette lettre écrite à sa famille, M. Chastan rejoignit son confrère, et avant de se livrer aux satellites, ils firent leurs adieux à leurs pauvres chrétiens. Ils leur recommandèrent par-dessus tout la fidélité à toute épreuve à la religion pour le service de laquelle eux-mêmes allaient verser leur sang après avoir travaillé au salut de leurs âmes.

Le second billet de leur évêque, conçu dans les mêmes

termes que le premier, leur arriva, sur ces entrefaites, et ils se hâtèrent de terminer leurs lettres. Voici les adieux communs qu'ils adressèrent alors à tous les membres de la Congrégation des Missions Etrangères.

Corée, 6 septembre 1839. J. M. J.

« Messieurs, Messieurs et chers confrères,

« La divine Providence, qui nous avait conduits à travers tant d'obstacles dans cette mission, permet que la paix dont nous jouissions soit troublée de nouveau par la persécution. Le tableau qu'en a tracé Mgr Imbert avant son entrée en prison et qui vous sera envoyé avec ces lettres vous en fera connaître la cause, la suite et les effets.

« Aujourd'hui, 6 septembre, est arrivé un second ordre de Monseigneur de nous présenter au martyre. Nous avons la consolation de partir après avoir célébré une dernière fois le saintsacrifice. Qu'il est consolant de dire avec saint Grégoire : *Unum ad palmam iter pro Christo appeto* (1). Si nous avons le bonheur d'obtenir cette belle palme *que dicitur suavis ad gustum, umbrosu ad requiem, honorabilis ad triumphum* (2), rendez-en pour nous mille actions de grâces à la divine Providence, et ne manquez pas d'envoyer au secours de nos pauvres chrétiens qui vont de nouveau se trouver orphelins. Pour encourager nos chers confrères qui seront destinés à nous remplacer, nous avons l'honneur de leur annoncer que le premier ministre Ni, actuellement grand persécuteur, a fait faire trois grands sabres pour couper des têtes.

« Si quelque chose pouvait diminuer la joie que nous éprouvons à ce moment du départ, ce serait de quitter ces fervents néophytes que nous avons eu le bonheur d'administrer pendant trois ans, et qui nous aiment comme les Galates aimaient saint Paul. Mais nous allons à une trop

---

(1) Je soupire après la mort pour le Christ, seul chemin de la gloire.

(2) Que l'on dit suave au goût, ombreuse pour le repos, et glorieuse dans la victoire.

grande fête pour qu'il soit permis de laisser entrer dans nos cœurs des sentiments de tristesse. Nous avons l'honneur de recommander nos chers néophytes à votre ardente charité.

« Agréez nos humbles adieux, etc.

« Jacques-Honoré CHASTAN, Pierre-Philippe MAUBANT. »

Tout étant ainsi arrangé, les généreux missionnaires se hâtèrent d'aller à la rencontre des satellites imitant ainsi le noble exemple de leur évêque. Aussitôt chargés de chaînes, ils furent conduits à cheval à Séoul la capitale. Le grand juge criminel fit déployer un appareil formidable afin de terrifier les confesseurs. Grande cependant fut leur joie, dans cette extrême détresse, de se trouver réunis tous trois avec leur évêque dans les mêmes fers et les mêmes tourments.

Aux questions des juges ils répondirent en faisant l'apologie de leur religion, sans vouloir cependant d'éclairer quoi que ce fût qui pût nuire aux chrétiens. « Le Pape, dirent-ils, nous a envoyés en Corée pour éclairer ce pays et sauver les âmes. L'argent à notre usage est à nous, et vient des aumônes de notre pays. Quant aux infâmes accusations que l'on débite sur nous et sur nos chrétiens, ce sont des mensonges inventés par nos ennemis et des calomnies qui ne soutiennent pas un sérieux examen. »

Pendant trois jours, les interrogatoires et les supplices se succédèrent tour à tour et on frappa même les confesseurs avec la terrible planche dont on bat les voleurs sans ébranler leur constance. Alors on les transporta au Keum-pou, prison destinée aux grands criminels, et on les examina de nouveau, avec les principaux chrétiens en présence des ministres du roi. On ne sait pas, malheureusement pour la gloire des martyrs, ce qui se passa dans ces cruels interrogatoires. Seulement avant d'entendre prononcer leur sentence de mort, ils reçurent chacun soixante-dix coups de bâton. Le jour du supplice fut fixé au 21 septembre, fête de saint Matthieu.

Ce jour-là donc, on vit sortir de la prison, assis sur des chaises à porteur, et les mains liées derrière le dos, Mgr Imbert et ses deux compagnons. Une foule immense accompagnait les victimes au milieu d'une troupe de plus de cent soldats. En dehors de la ville, au lieu de l'exécution, flottait

un étendard à l'extrémité d'un pieu planté dans le sol et portant la sentence des condamnés.

A peine y étaient-ils arrivés, qu'ils furent dépouillés de leurs vêtements, à l'exception de leur pantalon. Les soldats leur percent les oreilles du fer de longues flèches qu'ils y laissent suspendues ; ils saupoudrent leur visage de chaux, afin de leur donner un aspect repoussant et ridicule. Enfin, ils leur passent sous les bras de longs bâtons, après leur avoir lié les mains sur la poitrine, et six hommes les soulèvent ainsi au moyen de ces bâtons sur leurs épaules et leur font faire dans cette position si douloureuse, le tour de la place pour subir les outrages et les moqueries de la foule. Ils rapportent alors vers le centre de la place leurs victimes qu'ils font mettre à genoux et une douzaine de soldats, le sabre au poing, simulent un combat, et déchargent, chacun en passant, un coup sur les martyrs. Mgr Imbert et M. Maubant demeurèrent immobiles, mais M. Chastan, au premier coup, qui ne lui fit qu'une blessure à l'épaule, se releva instinctivement, puis retomba aussitôt sur ses genoux.

Un soldat posa sur une planche les trois têtes des martyrs et les présenta au mandarin. Celui-ci partit alors pour donner à la cour avis de l'exécution. Pendant trois jours, on laissa les corps exposés, à l'endroit même du supplice, puis on les enterra dans le sable. En vain, les chrétiens épiaient-ils le moment favorable de s'en emparer, pour les enterrer plus convenablement ; des satellites déguisés veillaient, afin de surprendre les audacieux. Le quatorzième jour, l'un deux fut ainsi arrêté et jeté en prison. Enfin, une vingtaine de jours s'étant écoulés, sept à huit chrétiens résolurent de tout braver, même la mort, s'il le fallait, pour enlever les précieux restes. Ils y réussirent, et les ayant mis dans un grand coffre, ils allèrent leur donner une sépulture plus convenable sur la montagne No-kou, à trois lieues de la capitale. C'est là qu'ils sont encore aujourd'hui, les circonstances n'ayant pas encore permis de les transporter dans un endroit plus convenable.

\* \* \*



Ainsi fut terminée la carrière trop courte du deuxième évêque de la Corée et de ses deux courageux compagnons. Leur mort eut un grand retentissement dans le pays ; les méchants s'en réjouirent, les faibles en furent scandalisés et effrayés, mais les chrétiens, en adorant la main de Dieu qui les éprouvait encore une fois, se promirent d'imiter la fidélité et la constance de ceux qui leur avaient annoncé la foi.

Jusque dans sa mort, Mgr Imbert montra l'ardente tendresse qu'il portait à son peuple. Afin d'épargner de nouvelles épreuves à ses chers néophytes, il mit en pratique, avec une héroïque charité, le conseil de l'Évangile : *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis* (1). Et, au lieu d'essayer de se soustraire au danger, il courut au-devant de la mort. Admirons aussi la sainte et sublime obéissance de ses deux compagnons, qui, au lieu de continuer de s'enfuir, sur un simple avis de leur évêque, s'empressent de le rejoindre, préférant au désir naturel de sauver leur vie, les âpres, mais éternellement glorieuses victoires de l'obéissance. *Vir obediens loquetur victoriam* (2).

---

(1) Le bon pasteur donne sa propre vie pour ses brebis.

(2) L'homme obéissant racontera ses victoires.

(A suivre).